LE GLORIEUX

COMÉDIE.

EN CINQ ACTES ET EN VERS

Par Mr. NERICAULT DESTOUCHES

LE PRIX EST DE 20. GRAINS.

NAPLES
DE L' IMPRIMERIE DE JEAN GRAVIER.
MDCCLXXVII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE.

ACTEURS.

LISIMON, *riche Bourgeois ennobli.*

ISABELLE, *fille de Lisimon.*

VALERE, *fils de Lisimon.*

LE COMTE DE TUFIERE, *Amant d'Isabelle.*

PHILINTE, *autre Amant d'Isabelle.*

LYCANDRE, *Vieillard inconnu,*

LISETTE, *Femme de Chambre d'Isabelle.*

PASQUIN, *Valet de Chambre du Comte.*

LA FLEUR, *Laquais du Comte.*

Mr. JOSSE, *Notaire.*

UN LAQUAIS, *de Lycandre.*

Plusieurs autres LAQUAIS *du Comte.*

La Scène est à Paris dans un Hôtel garni.

LE GLORIEUX, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PASQUIN.

LISETTE ne vient point : je croi que la friponne
A voulu ſe moquer un peu de ma perſonne
En me donnant tantôt un rendez-vous ici.
Pour le coup, je m'en vais. Ah! ma foi, la voici.

SCENE II.

LISETTE, PASQUIN.

Liſ. MOn cher Monſieur Paſquin, je ſuis votre ſervante.
Paſq. Très-humble ſerviteur à l'aimable ſuivante

D'une aimable maîtresse.

Lis. Un si doux compliment
Mérite de ma part un long remercîment;
Mais pour m'en acquitter, je manque d'éloquence.
Vous vous contenterez de cette révérence.
Je vous ai fait attendre.

Pasq. A vous parler sans fard,
Ma Reine, au rendez-vous vous venez un peu tard.

Lis. J'aurois voulu pouvoir un peu plûtôt m'y rendre

Pasq Autrefois j'étois vif, & j'enrageois d'attendre.
Rien ne pouvoit calmer mes desirs excités;
Mais l'âge a mis un frein à mes vivacités.

Lis. Si bien que vous voilà devenu raisonnable?

Pasq. Et j'en suis bien honteux.

Lis. Honteux d'être estimable?

Pasq. Oui, de l'être avec vous: & je lis dans vos yeux,
Qu'avec moins de raison je vous plairois bien mieux.

Lis. A moi? Je vous fuirois, si vous étiez moins sage.

Pasq. Me voilà donc au fait, & j'entens ce langage.
Vous me trouvez trop vieux pour être un favori;
Et de moi vous ferez un honnête mari.
Je me sens pour ce titre un fond de patience,
Dont vous pourrez bien-tôt faire l'expérience.

Lis. Vous vous trompez bien fort; car je ne veux de vous
Ni faire mon amant, ni faire mon époux. (ble?

Pasq. Que me voulez vous donc? Quel sujet nous assem-

Lis. Je veux que nous tenions ici conseil ensemble?

Pasq. Sur quoi?

Lis. Sur votre maître & ma maîtresse.

Pasq. Eh bien?

Lis. Traitons cette matiere, & ne nous cachons rien.
Tous deux à les servir étant d'intelligence,
Nous leur pourrons tous deux être utiles je pense,

Pasq. Votre idée est très juste; elle me plaît.

Lis. Tant mieux.

Le comte vôtre maître eſt froid & ſérieux;
Et depuis trois grands mois qu'avec vous il demeure,
Je n'ai pas encor pû lui parler un quart d'heure.
Quel eſt ſon caractere? Entre nous, j'entrevoi
Que ma maîtreſſe l'aime, & cependant je croi
Qu'il ne doit pas long tems compter ſur ſa tendreſſe;
Car avec de l'eſprit, du ſens, de la ſageſſe,
Des graces, des attraits, elle n'a pas le don
D'aimer avec conſtance. Avant qu'aimer, dit-on,
Il faut connoître à fond; car l'Amour eſt bien traître.
Pour Iſabelle, elle aime avant que de connoître;
Mais ſon penchant ne peut l'aveugler tellement,
Qu'il dérobe à ſes yeux les défauts d'un amant.
Les cherchant avec ſoin, & les trouvant ſans peine,
Après quelques efforts, ſa victoire eſt certaine;
Honteuſe de ſon choix, elle reprend ſon cœur;
Et l'on voit à ſes feux ſucceder la froideur:
Sur le point d'épouſer, elle rompt ſans myſtere.

Paſq. Voilà, ſur ma parole un plaiſant caractere.
Un cœur tendre & volage, un eſprit vif, ardent
Juſqu'à l'étourderie, & toutefois prudent;
Coquette au par-deſſus?

Liſ. Non, point capricieuſe,
Point coquette, & ſur-tout point artificieuſe.
Elle aime tendrement, & de très bonne foi;
Mais cela ne tient pas. Maintenant dites-moi
Toutes les qualitées du comte votre maître.
C'eſt pour le mieux ſervir que je veux le connoître.
Sans deviner pourquoi, j'ai du penchant pour lui;
Et vous l'éprouverez même dès aujourd'hui.
S'il a quelques défauts, empêchons ma maîtreſſe
De s'en appercevoir, & fixons ſa tendreſſe.
Mais découvrez les moi, pour me mettre en état
De faire que l'hymen prévienne cet éclat.

Paſq. Inſtruit de vos deſſeins, je parlerai ſans craindre;

Et de la tête aux pieds je vais vous le dépeindre.
Ses bonnes qualités feront mon premier point;
Ses défauts, mon fecond. Je ne vous cache point
Que je ferai très-court fur le premier chapitre;
Très-long fur le dernier. Premierement, fon titre
De Comte de Tufiere, eft un titre réel;
Et fon air de grandeur eft un air naturel:
Il eft, certainement, d'une haute naiffance.

Lif. C'eft l'effet du hazard. Paffons.

Pafq. Toute la France
Convient de fa valeur, & brave confirmé,
Parmi les gens de guerre il eft très eftimé.
Il fera fon chemin, à ce que l'on affure.
Il eft homme d'honneur: on vante fa droiture.
Quoique vif, pétulant, il a le cœur très bon.
Voilà mon premier point.

Lif. Paffons vîte au fecond.

S C E N E III.

LISETTE, PASQUIN, LA FLEUR.

Pafq. AH! Te voilà, la Fleur? Que fait Monfieur le (Comte?

La Fl. Il joue; & qui plus eft, il y fait bien fon compte;
Car il va mettre à fec un franc Provincial,
Au moins auffi nigaud qu'il me paroît brutal:
Notre maître, tandis qu'il jure & fe défole,
Embourfe fon argent fans dire une parole.

Pafq. Pourquoi viens-tu fi-tôt?

La Fl. Pour un deffein que j'ai.

Pafq Quel deffein?

La Fl. Je vous viens demander mon congé.

Pafq. A moi?

La Fl. Sans doute. Autant que je puis m'y connoître,

Vous étes factotum de Monsieur notre Maître.
On n'ose lui parler sans le mettre en courroux.
Il faut par conséquent que l'on s'adresse à vous.

Pasq. Tu me surprens, la Fleur; je te croyois plus sage.
Servir Monsieur le Comte, est un grand avantage.
Pourquoi donc le quitter? Eclairci-moi ce point.

La Fl. C'est que vous parlez trop, & qu'il ne parle point.

Lis. Le trait est singulier, & la plainte est nouvelle.

La Fl. Tels que vous me voyez, ma chere Demoiselle,
Vous ne le croiriez pas, on me prend pour un sot;
Et mon maître, en trois mois, ne m'a pas dit un mot.

Pasq. Que t'importe cela?

La Fl. Comment donc, que m'importe?
Peut-il, avec ses gens, en user de la sorte?
Que je suis tout un jour dans son appartement,
Il ne daignera pas me gronder seulement:
Et j'ai quitté pour lui la meilleure maîtresse..
Qui vouloit qu'on parlât, & qui parloit sans cesse.
On ne s'ennuyoit point. Tous les jours tour à tour
Elle nous chantoit pouille avant le point du jour.
C'étoit un vrai plaisir.

Lis. Tu veux donc qu'on te gronde?

La Fl. Je ne hais point cela, pourvû que je réponde.
Répondre, c'est parler. Encor vit-on. Mais bon,
Avec Monsieur le Comte on ne dit oui, ni non.
Il ne dit pas lui-même une pauvre syllabe.
Oh! J'aimerois autant vivre avec un Arabe.
Cela me fait sécher; cela me pousse à bout;
Moi, qui dit volontiers mon sentiment sur tout:
Le silence me tue; &... Vous riez?

Lis. Acheve.

La Fl. Si je reste céans, il faudra que je creve.
en pleurant.

Lis. Que j'aime sa franchise & sa naïveté!
à Pasquin.

La Fl. Foi de garçon d'honneur, je dis la vérité.
Pasq. Notre maître à ses gens fait garder le silence;
Mais il sentent l'effet de sa magnificence;
Bien nourris, bien vétus, & payés largement.
La Fl. Et tout cela pour moi n'est point contentement.
Lis. Enfin, il faut qu'il parle; & c'est là sa folie.
La Fl. Autrement je succombe à la mélancolie.
J'eus un maître autrefois que je regrette fort,
Et que je ne sers plus, attendu qu'il est mort.
Il ne me faisoit pas de fort gros avantages;
Il me nourrissoit mal; me payoit mal mes gages;
Jamais aucuns profits, & souvent en hyver
Il me laissoit aller presque aussi nud qu'un ver;
Mais je l'aimois. Pourquoi? C'est qu'il me faisoit rire;
Et que de mon côté je pouvois tout lui dire.
Il m'appelloit son cher, son ami, son mignon;
Et nous vivions tous deux de pair à compagnon.
Mais pour Monsieur le Comte, au diantre si je l'aime.
Il est toujours gourmé, renfermé dans lui-même;
Toujours portant au vent; fier comme un Ecossois.
Je ne puis le souffrir, à vous parler François:
Et dût il m'enrichir, que le diable m'emporte
Si je voulois servir un maître de la sorte.
Pasq. Patience: à ta face on s'accoutumera;
Et tu verras qu'un jour Monsieur te parlera.
Mais ne t'échappe point. Attens l'heure propice.
Depuis dix ans au moins je suis à son service,
Et n'ose lui parler que par occasion.
Lis. Ce pauvre garçon-là me fait compassion. *à Pasq.*
Faites que l'on lui dise au moins quelques paroles.
La Fl. Tenez, j'aimerois mieux deux mots, que deux pistoles.
Pasq. J'y ferai de mon mieux.
La Fl. Enfin, point de milieu;

Il faut, ou qu'on me parle, ou qu'on me chaſſe. Adieu.
Voilà mon dernier mot; c'eſt moi qui vous l'annonce;
Et je parlerai, moi, ſi je n'ai pas réponſe.

SCENE IV.

LISETTE, PASQUIN.

Paſq. J'Ai pitié, comme vous, de ce pauvre la Fleur.
Liſ. Le Comte de Tufiere eſt donc un fier Seigneur?
Paſq. C'eſt là mon ſecond point.
Liſ. Fort bien.
Paſq. Sa politique
Eſt d'être toujours grave avec un domeſtique.
S'il lui diſoit un mot, il croiroit s'abaiſſer.
Et qu'un valet lui parle, il ſe fera chaſſer.
Enfin, pour ébaucher en deux mots ſa peinture,
C'eſt l'homme le plus vain qu'ait produit la nature.
Pour ſes inférieurs plein d'un mepris choquant.
Avec ſes égaux même, il prend l'air important.
Si fier de ſes ayeux, ſi fier de ſa nobleſſe,
Qu'il croit être ici bas le ſeul de ſon eſpece.
Perſuadé d'ailleurs de ſon habileté.
Et décidant ſur tout avec autorité.
Se croyant en tout genre un mérite ſuprême;
Dédaignant tout le monde, & s'admirant lui même.
En un mot, des mortels le plus impérieux,
Et le plus ſuffiſant, & le plus glorieux.
Liſ. Ah, que nous allons rire!
Paſq. Et de quoi donc?
Liſ. Son faſte,
Sa fierté, ſes hauteurs, font un parfait contraſte
Avec les qualités de ſon humble rival,

Qui n'oseroit parler, de peur de parler mal.
Qui par timidité rougit comme une fille,
Et qui, quoique fort riche, & de noble famille,
Toujours rampant, craintif, & toujours concerté,
Prodigue les excès de sa civilité.
Pour les moindres valets rempli de déférence,
Et ne parlant jamais que par ses révérences.

Pasq. Oui, ma foi, le contraste est tout des plus parfaits;
Et nous en pourrons voir d'assez plaisans effets.
Ce doucereux rival, c'est Philinte, sans doute?
Mon maître d'un regard doit le mettre en déroute.

Lis. Mais ce Comte si fier est donc bien riche aussi?
Du moins, il le paroît.

Pasq. Riche? Non, Dieu merci:
Car c'est là quelquefois ce qui rabat sa gloire.
Et tout son revenu, si j'ai bonne mémoire,
Vient de sa pension, & de son régiment;
Mais il fait tous les jeux, & joue heureusement:
C'est par là qu'il soutient un train si magnifique.

Lis. Et faites-vous fortune?

Pasq. Oui, par ma politique.
Avec moi quelquefois, il prend des libertés.
Je le boude; il sourit. Mes dépits concertés.
Un air froid & rêveur, quelques brusques paroles,
L'aménent où je veux. Par quatre ou cinq pistoles,
Il cherche à m'appaiser, à me calmer l'esprit;
Et comme j'ai bon cœur, son argent m'attendrit.

Lis. Vous m'avez mise au fait, & je vais vous instruire.
Le Comte va bien tôt lui-même se détruire
Dans l'esprit d'Isabelle; oui, soyez-en certain,
S'il ne lui cache pas son naturel hautain.
Elle est d'humeur liante, affable, sociable:
L'orgueil est à ses yeux un vice insupportable;
Et malgré les grands biens qui lui sont assurés,
Son air & ses discours sont simples, mesurés,

Honnêtes, prévenans, & pleins de modeſtie.

Paſq. Si bien qu'avec mon maître elle eſt mal aſſortie?

Liſ. Il aura ſon congé, s'il ne ſe contraint point.
Donnez-lui cet avis.

Paſq. Il eſt haut à tel point...

Liſ. J'entens du bruit. Je croi que c'eſt notre vieux maître.
Ne me laiſſez pas ſeule avec lui.

Paſq. Ce vieux reiſtre
Eſt il ſi dangereux?

Liſ. A cinquante-cinq ans,
Il eſt plus libertin que tous nos jeunes gens:
Et ce qui me ſurprend, c'eſt que ſon fils Valere
A toute la ſageſſe & la vertu d'un pere.

SCENE V.

LISIMON, LISETTE, PASQUIN.

Liſim. Bon jour, ma chere enfant, embraſſe moi bien (fort.
courant à Liſette.
Comment donc, tu me fuis?

Liſ. Reſervez ce tranſport
Pour Madame.

Liſim. Eh, ſi donc! Tu te moques, je penſe?
J'arrive de campagne; & plein d'impatience
De te revoir, j'accours... Quel eſt ce garçon là?
Tête à tête tous deux? Je n'aime point cela.
Je gage qu'avec lui tu n'étois pas ſi fiere?

Liſ. Nous nous entretenions du Comte de Tuſiere,
Son maître.

Liſim. Ce Seigneur que l'on m'a propoſé
Pour ma fille?

Paſq. Oui, Monſieur.

Liſim. Je ſuis très-diſpoſé,

Sur ce qu'on m'en écrit, à le choisir pour gendre.
On me le vante fort ; & l'on me fait entendre
Qu'il est homme d'honneur, de grande qualité.
Mais est-il vif, alerte, étourdi, bien planté,
Bon vivant ? Car je veux tout cela pour ma fille.

Pasq. Vous faites son portrait, & c'est par là qu'il brille.

Lisim. Bon. Aime-t il la table, & boit-il largement ?

Pasq. Diable ! Il est le plus fort de tout le Régiment.
Il a fait son chef d'œuvre en Allemagne, en Suisse.

Lisim. Voilà mon homme. Il faut que l'autre déguerpisse.

Lis. Qui, Philinte ?

Lisim. Lui même. Il me cageole en vain.
C'est un homme qui met le tiers d'eau dans son vin.
Ce fade personnage en ses façons discrettes
Me donne la colique à force de courbettes.
Mon gendre buveur d'eau ! Fût-il Prince, morbleu,
Je le refuserois. Nous allons voir beau jeu,
Car ma femme, dit-on, le destine à ma fille.
Sait-elle que je suis le chef de ma famille ?
Le monarque absolu d'elle & de mes enfans ?
Que j'en veux disposer ? Mais est-elle céans ?

Lis. Oui, Monsieur.

Lisim. Tu diras à ma chere compagne,
Qu'il faut que dès ce soir elle aille à la campagne.

Lis. Et qourquoi donc ?

Lisim. Pourquoi ? C'est que je suis ici.
Belle demande !

Lis. Mais...

Lisim. Dans cette maison-ci
Nous sommes à l'étroit, & trop près l'un de l'autre ;
Et l'on travaille à force à rebâtir la nôtre.
Mon hôtel sera vaste ; & je prendrai grand soin
Que nos appartemens se regardent de loin,
Afin qu'un même toit elle & moi nous assemble,
Sans nous appercevoir que nous logions ensemble.

Lis. Je vais voir si Madame est visible.
Lisim. Non, non;
J'ai deux mots à te dire. Et toi, sors mon garçon.
Va-t-en chercher ton maître en toute diligence.
Il faut qu'incessamment nous fassions connoissance.
Lis. Son maître va rentrer.
Pasq. Et je l'attens ici.
Lisim. Va l'attendre dehors, décampe.

SCENE VI.

LISIMON, LISETTE.

Lisim. Dieu merci;
Nous sommes tête à tête; & ma vive tendresse...
Où vas-tu donc?
Lis. Je vais rejoindre ma maîtresse;
Elle m'appelle.
Lisim. Non.
Lis. Ne l'entendez-vous pas?
Lisim. Moi? Point.
Lis. Moi, je l'entens; & j'y cours de ce pas.
Lisim. Qu'elle attende.
Lis. Monsieur, voulez vous qu'on me gronde?
Lisim. Qui l'oseroit céans? Je veux que tout le monde
T'y regarde en maîtresse, & me respecte en toi.
Que femme, enfans, valets, tout t'obéisse.
Lis. A moi,
Monsieur? Y pensez-vous?
Lisim. Oui, ma petite Reine,
De mon cœur, de mon bien, je te rens souveraine.
Lis. Ce langage est obscur, & je ne l'entens pas.
Lisim. Je m'en vais m'expliquer. Charmé de tes appas,
J'ai conçu le dessein de faire ta fortune.

Pour nous débarrasser d'une foule importune,
Je te veux à l'écart loger superbement.
Les soirs, j'irai chez toi souper secrettement.
Je ferai tous les frais d'un nombreux domestique,
D'un équipage leste autant que magnifique;
Habits, ajustemens, rien ne te manquera;
Et sur tous tes desirs mon cœur te préviendra.
M'entens-tu, maintenant?

Lis. Oui, Monsieur, à merveille.

Lisim. Et ce discours, je croi, te chatouille l'oreille?
Que répons tu, ma chere, à ces conditions?

Lis. Je ne puis accepter vos propositions,
Monsieur, sans consulter une très bonne Dame
Que j'honore.

Lisim. Et qui donc?

Lis. Madame votre femme.

Lisim. Comment diable; ma femme!

Lis. Oui, Monsieur, s'il vous plaît;
A ce qui me regarde elle prend intérêt;
Et je ne doute point qu'elle ne soit ravie
De me voir embrasser ce doux genre de vie.

Lisim. Te moques-tu?

Lis. Je vais aussi prendre l'avis
De ma maîtresse, & puis de Monsieur votre fils.
Tous trois édifiés, à ce que j'imagine,
Du soin que vous prenez d'une pauvre orpheline,
Seront touchés de voir que lui prêtant la main,
Vous la mettiez vous-même en un si beau chemin;
Et qu'à votre âge enfin votre charité brille,
Jusqu'à les ruiner pour placer une fille.

Lisim. Tu le prens sur ce ton?

Lis. Oui, Monsieur, je l'y prens.
Apprenez, je vous prie, à connoître vos gens.
Un cœur tel que le mien méprise les richesses,
Quand il faut les gagner par de telles bassesses.

Lis. Oh! Puisque mon amour, mes offres, mes discours,
Ne peuvent rien sur toi, je prétens...
Lis. s'enfuyant Au secours!
Lisim. Quoi, friponne, me faire une telle incartade!

SCENE VII.

LISIMON, VALERE, LISETTE.

Val. MOn pere, qu'avez-vous? *accourant.*
Lisim. Rien.
Val. Etes vous malade?
Lisim. Non; je me porte bien. Que voulez-vous?
Val. Qui moi?
On crioit au secours; &, plein d'un juste effroi,
Je suis vîte accouru.
Lisim. C'est prendre trop de peine.
Lisette me suffit.
Val. Mais...
Lisim. Votre aspect me gêne.
Sortez.
Val. Moi, vous quitter en ce pressant besoin.
Je n'ai garde, à coup sûr. Lisette, j'aurai soin
De Monsieur; sortez vîte; allez dire à ma mere
Qu'elle vienne au plûtôt.
Lisim. Eh! Je n'en ai que faire,
Bourreau!
Lis. J'y vais.
Lisim. Demeure. Et toi, sors à l'instant.
à Valere.
Val. S'il ne tient qu'à cela pour vous rendre content,
Lisette restera. Mais aussi je vous jure
De ne vous point quitter dans cette conjoncture.
Vous voilà trop émû. Vos yeux sont tout en feu.

Je crains quelque accident. Asseyez vous un peu.
Vous étes, je le voi, fatigué du voyage.
Il faut vous ménager un peu plus à votre âge.
Enverrai je chercher le Médecin?

Lisim. en sortant. Tais-toi.
Traître, tu le payeras.

SCENE VIII.

VALERE, LISETTE.

Lis. Vous voyez.

Val. Oui, je voi
A quel indigne excès veut se porter mon pere.
Quel exemple pour moi! Quel chagrin pour ma mere!
Je ne m'étonne plus si sa foible santé
L'oblige à renoncer à la société,
Et si toujours livrée à sa mélancolie,
Dans son appartement elle passe sa vie.

Lis. Je veux sortir d'ici.

Val. Non, non, ne craignez rien.
De mon pere, après tout, nous vous défendrons bien.

Lis. Je le sai; mais enfin je veux sortir, vous dis je.

Val. Songez vous à quel point votre discours m'afflige?
Oui, si vous nous quittez, je mourrai de douleur.
Vous savez mon dessein.

Lis. Il seroit mon bonheur
S'il pouvoit s'accomplir; mais il est impossible.
Je sens de vous à moi la distance terrible.
Un mariage en forme est ce que je prétens.
Vous me le promettez; mais en vain je l'attens.
Chaque jour, chaque instant détruit mon espérance.
Vos parens sont puissans; une fortune immense.

Doit vous faire aſpirer aux plus nobles partis:
Jugez ſi vous & moi nous ſommes aſſortis.

Val. L'amour aſſortit tout; & mon ame ravie,
Trouve en vous ce qui fait le bonheur de la vie.

Liſ. Songez que je n'ai rien, & ne ſai d'où je ſors.

Val. Eſprit, graces, beauté, ce ſont-là vos trèſors,
Vos titres, vos parens.

Liſ. Vous flattez-vous, Valere
De faire à notre hymen conſentir votre pere?

Val. Nous nous paſſerons bien de ſon conſentement.

Liſ. Oui, vous; mais non pas moi.

Val. Je puis ſecrettement...

Liſ. Non, non, ne croyez pas qu'un vain eſpoir m'endorme.
Je vous l'ai dit, je veus un mariage en forme;
Et me garderai bien de courir le hazard...

Val. Vous n'avez rien à craindre;&...Que veut ce vieillard?

Liſ. Tout pauvre qu'il paroît, ſa ſageſſe eſt pro fonde;
Et c'eſt le ſeul ami qui me reſte en ce monde.
Depuis près de deux ans, cet ami vertueux,
Senſible à mes beſoins, empreſſé, genéreux,
Fait de me ſecourir ſa principale affaire:
Je trouve en ſa perſonne un guide ſalutaire.
Laiſſez nous s'il vous plaît.

Val. De bon cœur.
Mais revenez bien tôt me joindre chez ma ſœur.

SCENE IX.

LYCANDRE, LISETTE.

Lyc. ENfin je vous revoi; cette rencontre heureuſe
Me comble de plaiſir.

Liſ. Moi, je ſuis bien heureuſe

Que vous me retrouviez dans l'état où je suis.

Lyc. Que faites-vous ici ?

Lis. Je fais ce que je puis

Pour me le cacher ; mais...

Lyc. Quoi ?

Lis. J'y suis en service.

Lyc. Juste ciel ! Et c'est donc pour ce vil exercice

Que, sans m'en avertir, vous sortez du couvent ?

Lis. Autrefois pour me voir vous y veniez souvent ;

Mais depuis quelque temps vous m'avez négligée.

De plus, ma mere est morte. Inquiéte, affligée.

N'entendant rien de vous, sans espoir, sans appui,

Quelle ressource avois-je en ce cruel ennui ?

La fille de céans, à présent ma maîtresse,

Mon amie au couvent, sensible à ma tristesse,

Sur le point de sortir, m'offrit obligeamment

De me prendre auprès d'elle. Elle me fit serment

Que je serois plûtôt compagne que suivante :

Je ne pûs résister à son offre pressante.

Ce ne fut pas pourtant sans verser bien des pleurs ;

Mais mon sort le voulut : & voilà mes malheurs.

Lyc. O fortune cruelle ! Et vous tint-on parole,

Par de justes égards ?

Lis. Oui.

Lyc. Cela me console

D'un si triste incident, que j'aurois prévenu,

Si mes infirmités ne m'eussent retenu

Pendant près de six mois, dans la retraite obscure

Où je méne moi-même une vie assez dure.

Si bien que vous voilà plus heureuse aujourd'hui ?

Lis. Autant qu'on le peut être au service d'autrui.

Lyc. Hélas !

Lis. Vous soupirez ? Dans ma triste aventure

Je ne sai quel espoir me soutient, me rassure.

Mais je n'ai rien perdu de ma vivacité.

Lyc. Votre

Lyc. Votre eſpoir eſt fondé. Le moment ſouhaité
Peut arriver bien tôt. La fortune ſe laſſe
De vous perſécuter; mais, dites-moi, de grace,
A qui parliez vous là, quand je ſuis ſurvenu?
Liſ. Au fils de la maiſon. S'il vous étoit connu,
Vous l'eſtimeriez fort.
Lyc. Il a donc votre eſtime?
Vous rougiſſez!
Liſ Qui, moi? Me feriez vous un crime
De lui rendre juſtice?
Lyc. Il eſt jeune, bien fait,
Riche, il vous voit ſouvent?
Liſ. Oui, ſouvent, en effet.
Lyc. Vous étes jeune, aimable, & ſans expérience;
Voilà bien des écueils!
Liſ. Soyez en aſſurance.
Mon cœur eſt au-deſſus de ma condition.
J'ai des principes sûrs contre l'occaſion. (me?
Lyc. J'y compte. Mais enfin que vous dit ce jeune hom-
Liſ. Il ſe nomme Valere.
Lyc. Hé, mon Dieu! Qu'il ſe nomme
Ou Valere, ou Cléon, que m'importe? Il s'agit
De m'informer à fond des choſes qu'il vous dit.
Liſ. Qu'il m'aime.
Lyc. Eſt-ce là tout?
Liſ. Oui.
Lyc. C'eſt tout?
Liſ. Oui, vous dis-je.
Lyc. Vous me trompez.
Liſ. Eh mais... Ce reproche m'afflige.
Eh bien donc, ce jeune homme, à ne rien déguiſer,
Si j'y veux conſentir, m'offre de m'épouſer
En ſecret.
Lyc. En ſecret? il cherche à vous ſurprendre.
Liſ. Non; je répons de lui. Mais bien loin de me rendre.

En acceptant son cœur, je refuse sa main,
A moins que ses parens approuvent son dessein.
Ils le rejetteront, je n'en suis que trop sûre;
Et pour fair un éclat, Monsieur, je vous conjure
De me tirer d'ici dès demain, dès ce soir,
Pour que Valere & moi nous cessions de nous voir.

Lyc. D'un sort moins rigoureux, ô fille vraiment digne!
Ce que vous exigez est une preuve insigne
Et de votre prudence, & de votre vertu.
Il faut vous révéler ce que je vous ai tû.
Vous pouvez aspirer à la main de Velere,
Et même l'épouser de l'aveu de son pere.

Lis. Moi, Monsieur?

Lyc. Je dis plus; ils se tiendront heureux,
Dès qu'ils vous connoîtront, de former ces beaux nœuds;
Et respectant en vous une haute naissance,
Ils brigueront l'honneur d'une telle alliance.

Lis. Vous vous moquez de moi. Pourquoi, jusqu'à sa mort,
Ma mere a-t-elle eu soin de me cacher mon sort?
Mon pere est il vivant?

Lyc. Il respire; il vous aime;
Et viendra de ce lieu vous retirer lui même.

Lis. Et pourquoi si long-tems m'abandonner ainsi?

Lyc. Vous saurez ses raisons. Mais demeurez ici
Jusqu'à ce qu'il se montre, & gardez le silence,
C'est un point capital.

Lis. Moi d'illustre naissance!
Ah! Je ne vous croi point, si vous n'éclaircissez
Tout ce mystere à fond.

Lyc. Non, j'en ai dit assez.
Pour savoir tout le reste, attendez votre pere.
A dieu. Mais dites-moi, le Comte de Tufiere
Demeure-t-il céans?

Lis. Oui, depuis quelques mois.

Lyc. Il faut que je lui parle.

Lis. Ah! Monsieur; je prévois
Qu'il vous recevra mal en ce triste équipage;
Car on me l'a dépeint d'un orgueil si sauvage...

Lyc. Je saurai l'abaisser.

Lis. Il vous insultera.

Lyc. J'imagine un moyen qui le corrigera.
Jusqu'au revoir. Songez qu'une naissance illustre,
Des sentimens du cœur reçoit son plus beau lustre:
Pour les faire éclater il est de sûrs moyens:
Et si le sort cruel vous a ravi vos biens,
D'un plus rare trésor enviant le partage,
Soyez riche en vertus: c'est là votre appanage.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LISETTE *seule.*

DOIS-JE me réjouir? Dois-je m'inquiéter?
Ce que m'a dit Lycandre est bien prompt à flatter
Mon petit amour propre; & pourtant plus j'y pense,
Et moins à son discours je trouve d'apparence.
Le bon homme, à coup sûr, s'est diverti de moi.
Mais non, il m'aime trop pour me railler. Je croi
Démêler sa finesse. Il veut me rendre fiere,
Afin que je me croye au-dessus de Valere;
Et le vieillard adroit usant de ce détour,
Arme la vanité pour combattre l'amour.
Oui, oui, tout bien pesé, m'en voilà convaincue.
De toutes mes grandeurs je suis bien-tôt déchue!

Je redeviens Lifette, & le fort conjuré..
Pauvre Lifette! Hélas! Ton régne a peu duré!
Je me fuis endormie, & j'ai fait un beau fonge;
Mais dans mon trifte état le réveil me replonge.

SCENE IV.

VALERE, LISETTE.

Val. J'Avois beau vous attendre. Eh quoi, feule à l'écart?
Qu'y faites-vous?
Lif. Je rêve.
Val. Il faut que ce vieillard
Qui vous eft venu voir, vous ait dit quelque chofe
D'affligeant.
Lif. Au contraire.
Val. Et quelle eft donc la caufe
De votre rêverie?
Lif. Un fait qui sûrement
Devroit me réjouir; & c'eft précifément
Ce qui m'afflige.
Val. Oh, oh! Le trait, fur ma parole,
Eft des plus furprenans.
Lif. Vous m'allez croire folle,
Sur ce que je vous dis; & cependant ce trait,
D'un excès de fageffe eft peut-être l'effet.
Val. Je ne vous comprens point. Expliquez ce myftere.
Lif. Cela m'eft défendu; mais je ne puis me taire,
Et quoique l'on m'ordonne un filence difcret,
Je fens bien que pour vous je n'ai point de fecret.
Je foutiens avec peine un fardeau qui me laffe.
Val. A la tentation fuccombez donc, de grace.
Lif. C'eft le meilleur moyen de m'en guérir, je croi.

Mais si je vais parler, vous vous rirez de moi.

Val. Qui ? Vous pouvez...

Lis. Jurez que, quoique je vous dise,
Vous n'en raillerez point.

Val. J'en jure.

Lis. Ma franchise,
Ou, si vous le voulez, mon indiscrétion,
Exige de ma part cette précaution.
Au surplus, vous pourrez m'éclaircir sur un doute
Qui me tourmente fort. Or écoutez.

Val. J'écoute.

Lis. Ce bon homme m'a dit... Vous allez vous moquer.

Val. Eh non, vous dis-je, non.

Lis. Avant de m'expliquer,
Valere, permettez que je vous interroge.
Répondez franchement, & sur-tout point d'éloge.

Val. Voyons.

Lis. Me trouvez vous l'air de condition
Que donne la naissance & l'éducation ?
Et croyez-vous mes traits, mes façons, mon langage,
Propres à soutenir un noble personnage ?

Val. Un amant sur ce point est un juge suspect.
Mais vous m'avez d'abord inspiré le respect,
La vénération. Qui les a pû produire ?
Votre rang ? Votre bien ? Plût au ciel ! Je soupire
Lorsque je vois l'état où vous réduit le sort.
Mais pour vous abaisser il fait un vain effort;
Et de quelques parens que vous soyez issue,
Chacun remarque en vous, à la premiere vûe,
Certain air de grandeur qui frappe, qui saisit,
Et ce que je vous dis, tout le monde le dit.

Lis. Ce discours est flatteur; mais est il bien sincere ?

Val. Oui, foi de galant homme.

Lis. Apprenez donc, Valere,
Ce qu'on vient de me dire, & ce qui m'est bien doux,

Parce que ſon effet rejaillira ſur vous.
Par de fortes raiſons qu'on doit bien tôt m'apprendre,
On m'a caché mon rang. J'ai l'honneur de deſcendre
D'une famille illuſtre & de condition,
Si l'on n'a point voulu me faire illuſion.

Val. Non, on vous a dit vrai, c'eſt moi qui vous l'aſſure;
Et j'en ferai ſerment.

Liſ. en riant. Fort bien.

Val. Je vous conjure,
Charmante Liſ.. O ciel! Je ne ſai plus comment
Vous nommer; mais enfin, je vous prie inſtament,
Si vous m'aimez encor d'être perſuadée
Qu'on vous donne de vous une très juſte idée,
Et ſouffrez que l'amour, jaloux de votre droit,
Vous rende le premier l hommage qu'on vous doit.

Il ſe met à genoux.

Liſ. Valere, levez vous, vous me rendez confuſe.

Val. Quoi? Vous, ſervir ma ſœur! Ah! Déja je m'accuſe
D'avoir été trop lent à la déſabuſer;
A vous manquer d'égards je pourrois l'expoſer.
Mon pere m'inquiéte, & je ſai que ma mere
Quelquefois avec vous prend un ton trop ſévere,
Je vais donc avertir ma famille, & je crains...

Liſ. Ah! Voilà mon ſecret en de fort bonnes mains!
On me défend ſur tout de me faire connoître.
Si vous dites un mot à qui que ce puiſſe être,
Bien loin de me ſervir...

Val. Eh bien, je me tairai.
Je ſuis dans une joie... Oh! Je me contraindrai,
Ne craignez rien.

Liſ. Paix donc, j'apperçois Iſabelle.

SCENE III.

ISABELLE, VALERE, LISETTE.

Val. MA sœur, que je vous dise une grande nouvelle! *courant au devant d'elle.*

Lis. Eh bien, ne voilà pas mon étourdi. *le retenant.*

Val. Mon cœur

Ne peut se contenir. Je sors. Adieu, ma sœur.

Isab. Adieu! Vous moquez-vous? Dites-moi donc, mon frere.

Cette grande nouvelle?

Val. Oh! ce n'est rien.

Isab. Valere,

Quoi, vous me plaisantez?

Val. Non, non, quand vous saurez...

Lis. Allez-vous-en. *bas à Valere.*

Val. sort & revient. Ma sœur, lorsque vous parlerez

A Lisette...

Isab. Eh bien donc?

Val. Ayez toujours pour elle

Le respect...

Isab. Le respect?

Val. Oui; car Mademoiselle...

Je veux dire Lisette, a certainement lieu

De prétendre de vous, & de nous tous... Adieu.

Il sort brusquement.

SCENE IV.

ISABELLE, LISETTE.

Isab. Je ne ſai que penſer d'un diſcours auſſi vague;
Qu'en dites vous? Je croi que mon frere extravague.
Liſ. Quelque choſe à peu près.
Iſab. Moi, pour vous du reſpect.
C'eſt aller un peu loin. Ce diſcours m'eſt ſuſpect.
Oh ça, conviendrez vous de ce que j'imagine?
Liſ. Quoi?
Iſab. Mon frere vous aime. Oh, oui, oui, je devine.
Votre air embarraſſé confirme mon ſoupçon.
Liſ. Et quand il m'aimeroit, ſeroit ce un crime?
Iſab. Non.
Mais...
Liſ. Si je l'en veux croire, il me trouve jolie;
Mais bon, je n'en croi rien.
Iſab. Pourquoi?
Liſ. Pure ſaillie
De jeune homme, qui ſait prodiguer les douceurs,
Et qui ſans rien aimer en veut à tous les cœurs.
Iſab. Non, mon frere n'eſt point de ces conteurs volages
Qui d'objet en objet vont offrir leurs hommages.
Je connois ſa droiture & ſa ſincérité,
Et s'il dit qu'il vous aime, il dit la vérité.
Liſ. Quoi, ſérieuſement? *vivement.*
Iſab. Oui, la choſe eſt certaine.
Je voi que ce diſcours ne vous fait point de peine.
Ah, ma bonne!
Liſ. Quoi donc?
Iſab. Je pénétre aiſement.
Liſ. Quoi? Que pénétrez-vous?

Isab. Mon frere est votre amant,
Et mon frere, à coup sûr, n'aime point une ingrate.
Vous avez le cœur haut, & l'ame délicate.
Lis. Voici le fait. Il dit que si je n'étois point
Ce que je suis...
Isab. Eh bien ?
Lis Il m'estime à tel point
Qu'il feroit son bonheur de m'obtenir pour femme.
Isab. Ensuite ? Vous rêvez ! Je vous ouvre mon ame
En toute occasion, Lisette, imitez-moi.
Que lui repondez-vous ? Parlez de bonne foi.
Lis. Eh ! Mais je lui répons... Vous étes curieuse
A l'excès.
Isab. Poursuivez.
Lis. Que je serois heureuse
Si j'étois un parti qui lui pût convenir.
Voilà tout.
Isab. Je le croi. Mais je crains l'avenir;
Votre amour vous rendra malheureux l'un & l'autre.
Lis. Vous avez votre idée, & nous avons la nôtre.
Isab. Comment donc ?
Lis. Quelque jour j'éclaircirai ceci.
Sur votre frere enfin n'ayez aucun souci.
Ne vous alarmez point de ce que je hazarde,
Et venons maintenant à ce qui vous regarde.
Isab. Volontiers.
Lis. De mon cœur vous connoissez l'état;
Parlons un peu du vôtre. Inquiet, délicat,
Aux révolutions il est souvent en proie.
Comment se porte-t-il ?
Isab. Mal.
Lis. J'en ai de la joie.
Il est donc bien épris.
Isab. Oui, Lisette; si bien
Qu'il le sera toujours.

Lis. Oh! Ne jurons de rien.

Isab. J'en ferois bien ferment.

Lis. Le ciel vous en préserve.

Isab. Pourquoi donc?

Lis. Votre esprit a toujours en reserve
Quelques si, quelques mais, qui malgré votre ardeur,
Pénétrent tôt ou tard au fond de votre cœur.
Le Comte est sûrement d'une aimable figure,
Son mérite y répond, ou du moins je l'augure;
Mais vous ne le voyez que depuis quelques mois,
Vous le connoissez peu. C'est pourquoi je prévois
Qu'avant qu'il soit huit jours, croyant le mieux connoître,
Quelque défaut en lui vous frappera peut-être.

Isab. Cela ne se peut pas. C'est un homme accompli.
De ses perfections mon cœur est si rempli,
Qu'il le met à couvert de ma délicatesse.
Il me voit rarement.

Lis. C'est qu'il a du bon sens.
Qui se fait souhaiter, se fait aimer long tems.
Qui nous voit trop souvent, voit bien-tôt qu'il nous lasse.

Isab. Vous l'excusez toujours; mais dites moi de grace,
Ne lui trouvez-vous point quelque défauts?

Lis. Qui, moi?
Pas le moindre.

Isab. Tant mieux.

Lis. Mais s'il en a, je croi
Qu'ils n'échapperont pas long-tems à votre vûe;
Et c'est tant pis pour vous. Etes-vous résolue
De ne prendre qu'un homme accompli de tout point?
Cet homme est la phœnix; il ne se trouve point.
Si le Comte à vos yeux est ce rare miracle,
Croyez-en votre cœur. Que ce soit votre oracle.
Mettez l'esprit à part, suivez le sentiment;

S'il vous trompe, du moins c'est agréablement.
Il est bon quelquefois de s'aveugler soi-même;
Et bien souvent l'erreur est le bonheur suprême.

Isab. Me voilà résolue à suivre vos avis.

Lis. Vous me remercirez de les avoir suivis.
Mais que va devenir notre pauvre Philinte?
Son mérite autrefois a porté quelque atteinte
A votre cœur.

Isab. Je sens qu'il m'ennuie à mourir.
Je l'estime beaucoup, & ne puis le souffrir.
Le moyen d'y durer? Toutes ses conférences
Consistent en regards, ou bien en révérences:
Dès qu'il parle, il s'égare, il se perd; en un mot.
Quoiqu'il ait de l'esprit, on le prend pour un sot,

Lis. Le voici.

Isab. Que veut il?

Lis. A votre esprit critique
Il vient fournir des traits pour son panégyrique.

SCENE V.

ISABELLE, PHILINTE, LISETTE.

Phil. MAdame... Je crains bien de vous importuner.
du fond du théatre, aprés plusieurs révérences.

Lis. Cet homme a sûrement le don de deviner.
à Isabelle.

Isab Un homme tel que vous...

Phil. Ah, Madame!... De grace;
Redoublant ses révérences.
Si je suis importun, punissez mon audace.

Isab. Monsieur... *lui faisant la révérence.*

Phil. Et faites-moi l'honneur de me chasser.

Isab. De ma civilité vous devez mieux penser.

Phil. Madame, en vérité... *lui faisant la révérence.*

Isab. la lui rendant. J'ai pour votre personne
L'estime & les égards... Aidez-moi donc, ma bonne.
à Lisette.

Lis. Vous plaît-il vous asseoir ?
à Philinte lui présentant un siége apres avoir fait plusieurs révérences.

Phil. vivement Que me proposez-vous ?
O ciel! Devant Madame, il faut être à genoux.

Lis. A vous permis, Monsieur. Dites lui queique chose.
à Isabelle.

Isab. Je ne saurois.

Lis. Fort bien; l'entretien se dispose
A devenir brillant... Monsieur, je m'apperçoi
Que vous faites façon de parler devant moi.
Je me retire.

Phil. la retenant. Non, il n'est pas nécessaire;
Et je ne veux ici qu'admirer & me taire.

Lis. Vous vous contentez donc de lui parler des yeux?
à Philinte.

Phil. Je ne m'en lasse point.

Lis. Parlez de votre mieux,
Rien ne vous interrompt.

Isab. à Lisette Oh! Je pers contenance.

Lis. Hé bien, interrogez le; il répondra, je pense.
bas à Isabelle.

Isab. Vous-même, avisez-vous de quelque question.
bas a Lisette.

Lis. C'est à vous d'entamer la conversation.
bas à Isabelle.

Isab. Quel tems fait-il Monsieur?
à Philinte, après avoir un peu rêvé.

Lis. à part. Matiere interessante!

Phil. Madame... en vérité... la journée est charmante.

Isab. Monsieur, en vérité... j'en suis ravie.

Lis. Et moi,
J'en suis aussi charmée, en vérité. Mais quoi,
La conversation est donc déja finie?
Ça, pour la relever, employons mon génie.
à part.
Dit-on quelque nouvelle? Enfin il parlera.
Isab. N'avez-vous rien appris du nouvel opéra?
Phil. On en parle assez mal.
Lis. à part. Cet homme est laconique.
Isab. Qu'y désapprouvez-vous? Les vers, ou la musique?
à Philinte.
Phil. Je sai peu de musique, & fais de méchans vers;
Ainsi j'en pourrois bien juger tout de travers.
Et d'ailleurs j'avouerai qu'au plus mauvais ouvrage,
Bien souvent, malgré moi, je donne mon suffrage.
Un auteur, quel qu'il soit, me paroît mériter
Qu'aux efforts qu'il a faits on daigne se prêter.
Lis. Mais on dit qu'aux auteurs la critique est utile.
Phil. La critique est aisée, & l'art est difficile.
C'est là ce qui produit ce peuple de censeurs,
Et ce qui rétrécit les talens des auteurs.
à Isabelle.
Mais vous étes distraite, & paroissez en peine.
Isab. Je n'en puis plus.
Phil. Bon Dieu! Qu'avez-vous?
Isab. La migraine.
Phil. Je m'enfuis. *s'en allant avec précipitation.*
Isab. le retenant. Non, restez.
Phil. Quel excès de faveur!
Isab. C'est moi qui vais m'enfuir. Je crains que ma douleur
Ne vous afflige trop. Je souffre le martyre.
Phil. J'en suis au désespoir. Je veux vous reconduire.
Il met ses gans avec précipitation.
Madame, vous plaît-il de me donner la main?
Isab. Je n'en ai pas la force. Adieu, jusqu'à demain.

Phil. A quelle heure, Madame?

Isab. Ah! Monsieur, à toute heure,
Mais ne me suivez point, de grace.

Phil. à Lisette. Je demeure
Pour vous dire deux mots.

Lis. Monsieur... en vérité,
J'ai la migraine aussi. Vous aurez la bonté
De ne pas prendre garde à mon impolitesse,
Et mon devoir m'appelle auprès de ma maîtresse.

Philinte lui donne la main & la reconduit.

SCENE VI.

PHILINTE *seul.*

CEtte migraine-là vient bien subitement!
C'est moi qui l'ai donnée indubitablement.
C'est ma timidité, que je ne saurois vaincre,
Qui me rend ridicule. On vient de m'en convaincre.
Que je suis malheureux! Des jeunes courtisans
Que n'ai je le babil & les airs suffisans!
Quiconque s'est formé sur de pareils modeles,
Est sûr de ne jamais rencontrer de cruelles.

SCENE VII.

PHILINTE, Un LAQUAIS *mal vêtu.*

Le Laq. CEtte lettre, Monsieur, s'adresse à vous,
je croi?

Phil. *Au Comte de Tufiere.* Elle n'est pas pour moi;
Mais il demeure ici. *après avoir lit.*

Le Laq. Pardonnez, je vous prie.

Phil. Ah, Monsieur ! C'est à lui que l'on me sacrifie.
à part après lui avoir faite la révérence.
Madame Lisimon n'y pourra consentir,
Et je veux lui parler avant que de sortir.
Il sort.

SCENE VIII.

PASQUIN, LE LAQUAIS.

Le Laq. HOlà, quelqu'un des gens du Comte de Tufiere ?
Pasq. Que voulez-vous ? *d'un ton arrogant.*
Le Laq. Cet homme a la parole fiere.
Pasq. Parlez donc.
Le Laq. Est-ce vous qui vous nommez Pasquin ?
Pasq. C'est moi même en effet. Mais apprenez, faquin,
Que le mot de Monsieur n'écorche point la bouche.
Le Laq Monsieur, je suis confus. Ce reproche me touche.
J'ignorois qu'il fallût vous appeller Monsieur ;
Mais vous me l'apprenez, j'y suscris de bon cœur.
Pasq. Tréve de compliment. *d'un ton important.*
Le Laq. Voudrez-vous bien remettre
Au Comte votre maître un petit mot de lettre ?
Pasq. Donnez. De quelle part ?
Le Laq. Je me tais sur ce point ;
Elle est d'un inconnu, qui ne se nomme point.
Adieu, Monsieur Pasquin. Quoique mon ignorance
Ait pour Monsieur Pasquin manqué de déférence,
Il verra désormais, à mon air circonspect,
Que, pour Monsieur Pasquin, je suis plein de respect.

SCENE IX.

PASQUIN *seul.*

CE maroufle me raille, & même je soupçonne
Qu'il n'a pas tort. Au fond, les airs que je me donne
Frisent l'impertinent, le suffisant, le fat,
Et si, tout bien pesé, je ne suis qu'un pied plat.
Sans ce pauvre garçon j'allais me méconnoître,
Et me gonfler d'orgueil aussi bien que mon maître.
Je sens qu'un Glorieux est un sot animal!
Mais j'entens du fracas. Ah! C'est l'original
De mes airs de grandeur, qui vient tête levée.
Mon éclat emprunté cesse à son arrivée.

SCENE X.

LE COMTE, PASQUIN, SIX LAQUAIS.

Le Comte entre marchant à grands pas & la tête levée. Ses six laquais se rangent au fond du théatre d'un air respectueux, Pasqnin est un peu plus avancé.

L'Impertinent!

Pasq. Monsieur... *lui présentant la lettre.*

Le Com. marchant toujours. Le fat!

Pasq. Monsieur...

Le Com. Tai-toi.

Un petit campagnard s'emporter devant moi!
Me manquer de respect pour quatre cent pistoles!

Pasq. Il a tort.

Le Com. Hem? A qui s'adressent ces paroles?

Pasq. Au

Pasq. Au petit campagnard.

Le Com. Soit. Mais d'un ton plus bas,
S'il vous plaît. Vos propos ne m'intéressent pas.
Tenez. Serrez cela *Il lui donne une grosse bourse.*

Pasq. Peste, qu'elle est dodue!
A ce charmant objet je me sens l'ame émue.
Il ouvre la bourse, & en tire quelques piéces.

Le Com. Que fais tu? *le surprenant.*

Pasq. Je veux voir si cet or est de poids.

Le Com. Vous êtes curieux. *lui reprenant la bourse.*

Il fait plusieurs signes, & à mesure qu'il les fait, ses laquais le servent. Deux approchent la table; deux autres un fauteuil; le cinquiéme apporte un écritoire & des plumes, & le sixiéme du papier; ensuite il se met à écrire.

Pasq. Monsieur, je puis, je crois,
Sans manquer au respect, vous donner cette lettre;
Que pour vous à l'instant on vient de me remettre?

Le Com. Ah! C'est du petit Duc?
Continuant d'écrire après l'avoir prise.

Pasq. Non, un homme est venu.

Le Com. C'est donc de la Princesse...

Pasq. Elle est d'un inconnu
Qui ne se nomme pas.

Le Com. Et qui vous l'a remise?

Pasq. Un laquais mal vétu...

Le Com. *lui jettant la lettre.* C'est assez; qu'on la lise,
Et qu'on m'en rende compte. Entendez-vous?

Pasq. J'entens.
Il lit la lettre bas.

Le Com. Monsieur Pasquin? *toujours écrivant.*

Pasq. Monsieur.

Le Com. Faites sortir mes gens.

Pasq. Sortez. *d'un air suffisant.*

La Fl. Monsieur... *au Comte.*

Le Com. Comment?

La Fl. Oserois je vous dire...

Le Com. Il me parle, je croi! Holà, qu'il se retire,
Qu'on lui donne congé.

Pasq. à la Fleur. Je te l'avois prédit.
Va-t en, je tâcherai de lui calmer l'esprit.

SCENE XI.

LE COMTE, PASQUIN.

Le Comte relit ce qu'il a écrit, & Pasquin lit la lettre.

Le Com. TU ne partiras point, & c'est une bassesse
après avoir lû ce qu'il écrivoit.
Dans les gens de mon rang, d'outrer la politesse.
Un homme tel que moi se feroit deshonneur,
Si sa plume à quelqu'un donnoit du Monseigneur.
Non, non petit Seigneur, vous n'aurez pas la gloire
De gagner sur la mienne une telle victoire.
Vous pourriez m'assurer un bonheur très complet;
Mais, si c'est à ce prix, je suis votre valet.
Il déchire la lettre.
Ote-moi cette table. Hé bien, que dit l'épitre?

Pasq. Elle roule, Monsieur, sur un certain chapitre
Qu'il ne vous plaira point.

Le Com. Pourquoi donc? Lis toujours.

Pasq. Vous me l'ordonnez; mais...

Le Com. Oh, tréve de discours!

Pasq. *Celui, qui vous écrit...*

Le Com. Qui vous écrit! Le style
Est familier.

Pasq. Il va vous échauffer la bile. *Il lit.*
Celui qui vous écrit s'intéressant à vous,

Monsieur, vous avertit sans crainte & sans scrupule,
Que par vos procédés, dont il est en courroux,
Vous vous rendez très ridicule.

Le Com. Si je tenois le fat qui m'ose écrire ainsi...
se levant brusquement.

Pasq. Poursuivrai je?

Le Com. Oui; voyons la fin de tout ceci.

Pasq. lit. *Vous ne manquez pas de mérite;*
Mais...

Le Com. Vous ne manquez pas! Ah, vraiment, je le croi!
Bel éloge, en parlant d'un homme tel que moi!

Pasq. lit. *Vous ne manquez pas de mérite;*
Mais bien loin de vous croire un prodige étonnant,
De votre orgueil impertinant.

Le Com. Comment, maraut?...
donnant un soufflet à Pasquin.

Pasq. Fort bien; le trait est impayable!
De ce qu'on vous écrit suis je donc responsable?
Au diable l'écrivain avec ses vérités.
Il jette la lettre sur la table.

Le Com. Ah! Je vous apprendrai...

Pasq. Quoi, Vous me maltraitez
Pour les fautes d'autrui? Si jamais je m'avise
D'être votre lecteur...

Le Com. Faut il que je vous dise
lui donnant sa bourse.
Une seconde fois de serrer cet argent?
Tenez, voilà ma clef, & soyez diligent.

Pasq. Savez vous à combien cette somme se monte?
allant & revenant.

Le Com. Non pas exactement.

Pasq. Je vous en rendrai compte.
à part.
Je m'en vais du soufflet me payer par mes mains.

SCENE XII.

LE COMTE *ſeul.*

PUiſſe-je devenir le plus vil des humains,
Si j'épargne celui qui m'a fait cette injure.
Voyons ſi je pourrois connoître l'écriture.
Il lit.
L'ami de qui vous vient cette utile leçon,
Emprunte une main étrangere;
Il fait fort bien.
Mais il ne vous cache ſon nom,
Que pour donner le temps à votre ame trop fiere
De ſe prêter à la ſeule raiſon;
Et lui-même; ce ſoir, il viendra ſans façon,
Vous demander ſi votre humeur altiere
Aura baiſſé de quelque ton.
Il jette le billet.
Voilà, ſur ma parole, un hardi perſonnage!
S'il vient, il payera cher un ſi ſenſible outrage.
Qui peut m'avoir écrit ce libelle outrageant?
Plus j'y penſe...

SCENE VIII.

LE COMTE, PASQUIN.

Paſq. MOnſieur, j'ai compté cet argent.
Le Com. Il ſe monte?
Paſq. A trois cens quatre-vingt dix piſtoles.
Le Com. Mais...

Pasq. Si vous y trouvez seulement deux oboles
De plus, je suis un fat.
Le Com. Mais cependant mon gain
Montoit à quatre cens, & j'en suis très certain.
Pasq. C'est vous qui vous trompez, ou c'est moi qui vous trompe;
Et vous ne pansez pas que l'argent me corrompe?
Le Com. Monsieur Pasquin?
Pasq. Monsieur.
Le Com. Vous étes un fripon.
Pasq. Je vous respecte trop pour vous dire que non;
Mais..
Le Com. Brisons là dessus.
Pasq. Oui. Parlons d'Isabelle.
Vous vous refroidissez, ce me semble, pour elle.
Elle s'en plaint, du moins.
Le Com. Elle sait mon amour.
J'ai parlé; c'est assez.
Pasq. Son pere de retour.
Le Com. C'est à lui de venir, & de m'offrir sa fille.
Pasq. Ah, Monsieur! Vous voulez qu'un pere de famille
Fasse le premier pas?
Le Com. Oui, Monsieur, je le veux.
Un homme de mon rang doit tout exiger d'eux.
Pasq. Prenez une maniere un peu moins dédaigneuse;
Car Lisette m'a dit..
Le Com. Petite raisonneuse,
Qui veut parler sur tout & ne dit jamais rien.
Pasq. Pour une raisonneuse, elle raisonne bien.
Le Com. Et que dit elle donc?
Pasq. Elle dit qu'Isabelle
A pour les Glorieux une haine mortelle.
Le Com. Que dites-vous? *se levant.*
Pasq. Moi? Rien. C'est Lisette. J'espere...
Le Com. On vient; voyez qui c'est.

Pasq. Ma foi, c'est le beau-pere.
Le Com. J'étois bien assuré qu'il feroit son devoir.
Pasq. Il faudroit vous lever pour l'aller recevoir.
Le Com. Je croi que ce coquin prétend m'apprendre à vivre.
Allez, faites le entrer, & moi, je vais vous suivre.

SCENE XIV.

Le COMTE, LISIMON, PASQUIN.

Lisim. LE Comte de Tufiere est-il ici, mon cœur?
à Pasq.
Pasq. Oui, Monsieur, le voici.
Le Comte se léve nonchalement, & fait un pas au-devant de Lisimon qui l'embrasse.
Lisim. Cher Comte, serviteur.
Le Com. Cher Comte! Nous voilà grands amis, ce me semble. *à Pasquin.*
Lisim. Ma foi, je suis ravi que nous logions ensemble.
Le Com. J'en suis fort aise aussi.
Lisim. Parbleu, nous boirons bien,
Vous bouvez sec, dit-on? Moi, je n'y laisse rien.
Je suis impatient de vous verser rasade,
Et ce sera bien tôt. Mais étes vous malade?
A votre froide mine; à votre sombre accueil...
Le Com. Faites asseoir Monsieur... Non, offrez le fauteuil.
à Pasquin qui présente un siége.
Il ne le prendra pas; mais...
Lisim. Je vous fais excuse.
Puisque vous me l'offrez, trouvez bon que j'en use.
Que je m'étalle aussi; car je suis sans façon,
Mon cher, & cela doit vous servir de leçon.
Et je veux qu'entre nous, toute cérémonie,

Dès ce même moment, pour jamais soit bannie.
Oh ça, mon cher garçon, veux tu venir chez moi?
Nous serons tous ravis de dîner avec toi.
Le Com. Me parlez vous, Monsieur?
Lisim. A qui donc, je te prie?
A Pasquin?
Le Com. Je l'ai cru.
Lisim. Tout de bon? Je parie
Qu'un peu de vanité t'a fait croire cela?
Le Com. Non; mais je suis peu fait à ces manieres-là.
Lisim. Oh bien! Tu t'y feras, mon enfant. Sur les tiennes,
A mon âge, crois tu que je forme les miennes?
Le Com. Vous aurez la bonté d'y faire vos efforts.
Lisim. Tien, chez moi le dedans gouverne le dehors.
Je suis franc.
Le Com. Quant à moi, j'aime la politesse.
Lis. Moi, je ne l'aime point, car c'est une traîtresse
Qui fait dire souvent ce qu'on ne pense pas,
Je hais, je fuis ces gens qui font les délicats,
Dont la fiere grandeur d'un rien se formalise,
Et qui craint qu'avec elle on familiarise,
Et ma maxime, à moi, c'est qu'entre bons amis,
Certains petits écarts doivent être permis.
Le Com. D'amis avec amis on fait la différence.
Lisim. Pour moi, je n'en fais point.
Le Com. Les gens de ma naissance
Sont un peu délicats sur les distinctions,
Et je ne suis ami qu'à ces conditions.
Lisim. Ouais! Vous le prenez haut. Ecoute mon cher Comte,
Si tu fais tant le fier, ce n'est pas là mon compte.
Ma fille te plaît fort, à ce que l'on m'a dit;
Elle est riche, elle est belle, elle a beaucoup d'esprit;
Tu lui plais; j'y souscris du meilleur de mon ame,
D'autant plus que par là je contredis ma femme,

Qui voudroit m'engendrer d'un grand complimenteur,
Qui ne dit pas un mot sans dire une fadeur.
Mais aussi, si tu veux que je sois ton beau pere,
Il faut baisser d'un cran, & changer de maniere,
Ou sinon, marché nul.

Le Com. Je vais le prendre au mot.
à Pasquin, se levant brusquement.

Pasq. Vous en mordrez vos doigts, ou je ne suis qu'un sot.
Pour un faux point d'honneur perdre votre fortune ?

Le Com. Mais si...

Lisim Toute contrainte, en un mot, m'importune.
L'heure du dîner presse ; allons, veux-tu venir ?
Nous aurons le loisir de nous entretenir
Sur nos arrangemens ; mais commençons par boire.
Grand soif, bon appétit, & sur tout point de gloire,
C'est ma devise. On est à son aise chez-moi ;
Et vivre comme on veut, c'est notre unique loi.
Vien, & sans te gourmer avec moi de la sorte,
Laisse en entrant chez nous ta grandeur à la porte.

S C E N E XV.

PASQUIN *seul.*

Voilà mon Glorieux bien tombé ! Sa hauteur ;
Avoit, ma foi, besoin d'un pareil précepteur ;
Et si cet homme-là ne le rend pas traitable,
Il faut que son orgueil soit un mal incurable.

Fin du second Acte.

ACTE III

SCENE PREMIERE.

LE COMTE, PASQUIN.

Le Com. OUI, quoiqu'à mes valets je parle rarement,
Je veux bien en fecret m'abaiffer un moment,
Et defcendre avec toi jufqu'à la confiance,
De ton attachement j'ai fait l'experience,
Je te vois attentif à tous mes interêts,
Et tu feras charmé d'apprendre mes progrés.
Pafq. Je vois que vous avez empaumé le beau-pere.
Le Com. Il m'adore à prefent.
Pafq. J'en fuis ravi.
Le Com. J'efpere
Que me connoiffant mieux il me refpectera,
Et Je te garantis qu'il fe corrigera.
Pafq. Du moins pour le gagner vous avez fait merveilles,
Et vous avez vuidé prefque vos deux bouteilles.
Avec tant de fang froid & d'intrepidité,
Que le futeur beau pere en étoit enchanté.
Le Com. Il vient de me jurer que je ferois fon gendre;
Sa fille etoit ravie, & me faifoit entendre
Combien à ce difcours fon cœur prenoit de part.
Et moi j'ai bien voulu, par un tendre regarde,
Partager le plaifir qu'elle laiffoit paroître.
Pafq. Quel excés de bonté !
Le Com. Si fon pere eft le maître,
L'affaire ira grand train. Par mon air de grandeur
J'ai frappé le bon homme, il contraint fon humeur,
Et n'ofe prefque plus me tutoyer.

Pasq. Cet homme
Sent ce que vous valez, mais je veux qu'on m'assomme,
Si vous venez à bout de le rendre poli.

Le Com. D'ou vient?

Pasq. C'est qu'il est vieux, & qu'il a pris son pli.
D'ailleurs, il compte fort que sa richesse immense
Est du moins comparable à la haute naissance.

Le Com. Il veut le faire croire, & pourtant n'en croit rien.
Je vois clair. Je suis sûr que malgré tout son bien,
Il sent qu'il a besoin de se donner du lustre,
Et d'acheter l'éclat d'une alliance illustre.
De ces hommes nouveaux c'est là l' ambition.
L'avarice est d'abord leur grande passion;
Mais ils changent d'objet dès qu'elle est satisfaite,
Et courrent les honneurs quand la fortune est faite.
Lisimon, nouveau noble, & fils d'un pere heureux,
Qui le comblant de bien n'a pû combler ses vœux,
Souhaite de s'enter sur la vieille noblesse.
Et sa fille, sans doute, a la même foiblesse.
Un homme tel que moi flatte leur vanité;
Et c'est là ce qui doit redoubler ma fierté.
Je veux me prévaloir du droit de ma naissance;
Et pour les amener à l'humble déférence
Qu'ils doivent à mon sang, je vais dans le discours
Leur donner à penser que mon pere est toujours
Dans cet état brillant, superbe & magnifique,
Qui soutient si long tems nôtre noblesse antique;
Et leur persuader que par rapport au bien
Qui fait tout leur orgueil, je ne leur céde en rien.

Pasq. Mais ne pourront-ils point decouvrir le contraire?
Car un vieux serviteur de Monsieur vôtre pere,
Autrefois m'a conté les cruels accident
Qui lui sont arrivés, & peut-etre....

Le Com. Le temps
Les a fait oublier; d'ailleurs notre province,

Où mon pere autrefois tenoit l'état d'un Prince,
Est si loin de Paris, qu'à coup sûr ces gens-ci,
De nos adversités n'ont rien sû jusqu'ici.
Si ta discretion...

Pasq. Croyez....

Le Com. Point de harangue,
Les effets parleront.

Pasq. Disposez de ma langue;
Je la gouvernerai tout comme il vous plaira.

Le Com. Sur l'état de mes biens on t'interrogera.
Sans entrer en détail, repons en assurance,
Que ma fortune aumoins égale ma naissance;
A Lisette sur-tout persuade-le bien.
Pour établir ce fait, c'est le plus sûr moyen;
Car elle a du crédit sur toute la famille.

Pasq. Ma foi, vous devriez ménager cette fille.
Elle vous veut du bien, à ce qu'elle m'a dit.

Le Com. D'une suivante, moi, menager le crédit!
J'aurois trop à rougir d'une telle bassesse.
Prés d'elle, j'y consens, fais agir ton adresse,
Sans dire que ce soit de concert avec moi;
J'approuve ce commerce; il convient d'elle à toi.
On vient, sors & sur tout fais bien ton personnage.

Pasq. Oh! quand il faut mentir, nous avons du courage.

SCENE II.

ISABELLE, LE COMTE, LISETTE.

Isab. JE vous trouve à propos, & mon pere veut bien
Que nous ayons tous deux un moment d'entretien.
Il me destine à vous; l'affaire est serieuse.

Le Com. Et j'ose me flatter qu'elle n'est pas douteuse?

Que par vous mon bonheur me sera confirmé?
J'aspire à votre main? mais je veux être aimé.
A ce bonheur parfait oserois-je prétendre?
C'est un charmant aveu que je brûle d'entendre.

Lis. Je sai ce qu'elle pense? & je croi qu'en effet
Vous avez lieu, Monsieur, d'en être satisfait.

Le Com. Eh, faites moi l'honneur de répondre vous-même.
A Isebelle, après avoir regardé dédaigneusement Lisette.

Lis. Une fille, Monsieur, ne dit point, je vous aime;
Mais garder le silence en cette occasion,
C'est assez bien repondre à votre question.

Le Com. Ne parlez vous jamais que par une interprette?
à Isabelle.

Isab. Comme elle est mon amie, & qu'elle est très-discrette...

Le Com. Votre amie?

Isab. Oui, Monsieur.

Le Com. Cette fille est à vous,
Ce me semble?

Isab. Il est vrai; mais ne m'est-il pas doux,
D'avoir en sa personne une compagne aimable,
Dont la société rend ma vie agréable?

Le Com. Quoi, Lisette avec vous est en société?
Je ne vous croyois pas cet excès de bonté.

Isab. Et pourquoi non, Monsieur?

Le Com. Chacun a sa maniere
De penser; mais pour moi...

Lis. à part. Le Comte de Tufiere
Est un franc Glorieux; on me l'avoit bien dit.

Isab. Je lui trouve un bon cœur joint avec de l'esprit,
De la sincérité, de l'amitié, du zéle,
Et je ne puis avoir trop de retour pour elle.
Car enfin...

Le Com. Votre pere a-t-il fixé le jour
Où je dois recevoir le prix de mon amour?

Isab. Vous allez un peu vîte, & nous devons, peut être,
Avant le mariage, un peu mieux nous connoître;
Examiner à fond quels sont nos sentimens,
Et ne pas nous fier aux premiers mouvemens.
C'est peu qu'à nous unir le penchant nous anime,
Il faut que ce penchant soit fondé sur l'estime.
Et..

Le Com. J'attendois de vous, à parler franchement,
Moins de précautions & plus d'empressement.
Je croyois mériter que d'une ardeur sincere
Votre cœur appuyât l'aveu de vôtre pere,
Et que sur votre hymen me voyant vous presser,
Vous me fissiez l'honneur de ne pas balancer.

Isab. Moi, j'ai cru mériter que du moins pour ma gloire,
Vous me fissiez l'honneur de ne pas vous croire;
Que de votre personne osant moins présumer,
Vous parussiez moins sûr que l'on dût vous aimer;
Et ce doute obligeant, qui ne pourroit vous nuire,
Calmeroit un soupçon que je voudrois détruire.

Le Com. Quel soupçon s'il vous plait?

Isab. Le soupçon d'un défaut,
Dont l'effet contre vous n'agiroit que trop tôt.

SCENE III.

ISABELLE, LE COMTE, VALERE, LISETTE.

Val Dois je croire, ma sœur ce qu'on vient de m'apprendre?

Isab. Quoi?

Val. Que vous épousez Monsieur.

Le Com. J'ose m'attendre,
Monsieur, que son dessein aura votre agrément.

Val. Je crois...

Le Com. Et vous pouvez m'en faire compliment.

Il veut sortir.

J'en ferai très-flatté. Je rejoins votre pere,
Pour lui donner parole & conclure l'affaire.

Val. Vous pourrez y trouver quelque difficulté.

Le Com. Moi, Monsieur?

Val. J'en ai peur.

Le Com. Aurez-vous la bonté
De me faire savoir qui peut la faire naître?
Qui me traversera?

Val. Mais... ma mere, peut-être.

Le Com. Votre mere!

Val. Oui, Monsieur.

Le Com, riant. Cela feroit plaisant.

Isab. Il prend avec mon frere un ton bien suffisant!

bas à Lisette.

Le Com. Elle ne sait donc pas que j'adore Isabelle?
Et qu'un ami commun m'a proposé pour elle?

Val. Pardonnez-moi, Monsieur.

Le Com. Vous m'étonnez.

Val. Pourquoi?

Le Com. C'est que j'avois compté qu'elle feroit pour moi.
J'avois immaginé que mon rang, ma naissance
Méritoient des égards & de la déférence;
Que bien d'autres raisons que je pourrois citer,
Si j'étois assez vain pour oser me vanter,
Feroient pancher pour moi Madame votre mere.
Mais je me suis trompé, je le voi bien. Qu'y faire?
Peut être en ma faveur suis-je trop prévenu,
Oui, j'ai quelque défaut qui ne m'est pas connu;
Et loin que le mépris, & m'offense & m'irrite,
Je ne m'en prens jamais qu'à mon peu de mérite.

Val. Qui, nous, vous mépriser? En cherchant ma sœur,
Certainement, Monsieur, vous nous faites honneur.

Le Com. Ah, mon Dieu, point du tout.
avec un souris dédaigneux.
Val. Mais, à parler sans feinte,
Depuis assez long-tems ma mere est pour Philinte ;
Elle a même avec lui quelques engagemens ;
Et l'amitié, l'estime, en sont les fondemens;
Le Com. Oh, je le croi. Philinte est un homme admirable.
d'un ton railleur.
Val. Non, mais à dire vrai, c'est un homme estimable ;
Quoiqu'il ne soit plus jeune, il peut se faire aimer.
Et riche sans orgueil..
Le Com. Vous allez m'alarmer
Par le portrait brillant que vous en voulez faire,
Je commence à sentir que je suis téméraire
D'entrer en concurrence avec un tel rival,
Quoiqu'il soit, m'a t-on dit, un franc original.
Oui, oui, j'ouvre les yeux. Ma figure, mon âge,
Tout ce qu'on vante en moi ce n'est qu'un foible avantage,
Si-tôt qu'avec Philinte on veut me comparer,
Et c'est lui faire tort que de déliberer.
Lis. Quoi ! N'admirez vous pas cette humble repartie ?
à Isabelle.
Isab. Je n'en suis point la dupe, & cette modestie
N'est, selon mon avis, qu'un orgueil déguisé·
Le Com. Madame, en vain pour vous je m'étois proposé.
à Isabelle.
Mon ardeur est trop vive & trop peu circonspecte;
On m'oppose un rival qu'il faut que je respecte.
Isab. Philinte, du respect veut bien vous dispenser.
en souriant.
Le Com. Il me fait trop d'honneur. *faisant la révérence.*
Val. Mais, sans vous offenser,
Il a cent qualités respectables. Du reste,
Plus on veut l'en convaince, & plus il est modeste.

Il se tait sur son rang, sur sa condition.

Le Com. Et fait très sagement ; car, sans prévention,
Il auroit un peu tort de vanter sa naissance.

Val. Il est bien gentilhomme.

Le Com. On a la complaisance
De le croire.

Val. Et de plus, il le prouve.

Le Com. Ma foi,
C'est tout ce qu'il peut faire. A des gens tels que moi,
Ce n'est pas là dessus que l'on en fait accroire,
Et j'ose me vanter, sans me donner de gloire,
Car je suis ennemi de la présomption,
Que si Philinte étoit d'une condition,
Et de quelque famille un peu considérable,
Nous n'aurions pas sur lui de dispute semblable,
Et que bien sûrement il me seroit connu.
Mais son nom jusqu'ici il ne m'est pas parvenu ;
Preuve que sa noblesse est de nouvelle date.

Val. C'est ce qu'on ne dit pas dans le monde.

Le Com. On le flatte.
Par exemple, Monsieur, vous connoissez mon nom
Avant de m'avoir vû ?

Val. Je vous jure que non.

Le Com. Tant pis pour vous, Monsieur ; car le nom de Tufiere
Nous ne le prenons pas d'une gentilhommiere,
Mais d'un château fameux. L'histoire en cent endroits
Parle de mes ayeux, & vante leurs exploits.
Daignez la parcourir, vous verrez qui nous sommes,
Et qu'entre mes vassaux j'ai trois cens gentilshommes
Plus nobles que Philinte.

Val. Ah ! Monsieur, je le croi.

Le Com Les gens de qualité le savent mieux que moi ;
Pour moi, je n'en dis rien, il faut être modeste.

Val. C'est très-bien fait à vous. L'orgueil...

Le Com. Je

Le Com. Je le déteste.
Les Grands perdent toujours à se glorifier,
Et rien leur siéd mieux que de s'humilier.
Vous sortez ?
Val. Oui, Monsieur, je quitte la partie,
Et je sors enchanté de votre modestie.
LeCom. Sommes nous bons amis?
lui touchant dans la main.
Val. Ce m'est bien de l'honneur.
Et je...
Le Com. Parbleu, je suis votre humble serviteur.
Si vous voyez Philinte, engagez-le, de grace,
A ne pas m'obliger à lui céder la place.
Il fera beaucoup mieux, s'il renonce à l'espoir
D'épouser votre sœur, & cesse de la voir.
Dites lui, que je croi qu'il aura la prudence
De ne me pas porter à quelque violence;
Car je vous le déclare en termes très exprès,
S'il l'emportoit sur moi, nous nous verrions de près.
Val. A cet égard, Monsieur, je ne puis rien vous dire;
Mais j'entens ce discours, & je vais l'en instruire.

SCENE IV.

ISABELLE, LE COMTE, LISETTE.

Isab. VOus traitez vos rivaux avec bien du mépris!
Le Com. Personne, selon moi, n'en doit etre surpris.
Je n'ai pas de fierté; mais à parler sans feinte,
Je suis choqué de voir qu'on m'oppose Philinte.
Un rival comme lui n'est pas fait, que je croi,
Pour traverser les voeux d'un homme tel que moi.
Isab. D'un homme tel que moi! Ce terme-là m'etonne;
Il me paroit bien fort.

Le Com. C'eſt ſelon la perſonne.
Je conviens avec vous qu'il ſiéd à peu de gens.
Mais je croi que l'on peut me le paſſer.

Iſab. J'entens.
Le Ciel vous a fait naître avec tant d'avantage,
Que tout le genre humain vous doit un humble hommage.

Le Com. Comment donc ? D'un rival prenez vous le parti ?

Iſab. Non pas ; mais à preſent que mon frere eſt ſorti,
Souffrez que je vous parle avec moins de contrainte,
Et blâme vos hauteurs à l'égard de Philinte.

Le Com. J'en attendois de vous un plus juſte retour,
Et ma vivacité vous prouve mon amour.

Iſab. Dites vôtre amour propre. Oui tout me le fait croire.
Vous avez moins d'amour que vous n'avez de gloire.

Le Com. L'un & l'autre m'anime, & la gloire que j'ai,
Soutient les intérêts de l'amour outragé.
Elle n'a pû ſouffrir l'indigne préférence
Dont j'étois menacé même en votre préſence.
Vous dites qu'elle eſt fiere, & parle avec hauteur.
Mais qu'eſt ce que ma gloire, aprés tout ? C'eſt l'honneur.
Cet honneur, il eſt vrai, veut le reſpect, l'eſtime ;
Mais il eſt généreux, ſincere, magnanime ;
Et pour dire en deux mots, quelque choſe de plus,
Il eſt, & fût toujours la ſource des vertus.

Iſab. Des effets de l'honneur je ſuis perſuadée ;
Mais a-t-il de ſoi même une ſi haute idée,
Qu'il la laiſſe éclater en propos faſtueux ?
Le veritable honneur eſt moins preſomptueux ;
Il ne ſe vante point ; il attend qu'on le vante ;
Et c'eſt la vanité qui, laſſe de l'attente,
Et qui, fiere des droits qu'elle ſait s'arroger,
Croit obtenir l'eſtime en oſant l'exiger.
Mais loin d'y réuſſir elle offenſe, elle irrite,

Et fornit tout l'éclat du plus parfait mérite.
Le Com. De grace, à quel propos cette distinction ?
Isab. Je vous laisse le soin de l'application,
Et de la modestie embrassant la défence,
Je soutiens que par elle on voit la difference
Du merite apparent au merite parfait.
L'un veut toujours briller, l'autre brille en effet,
Sans jamais y pretendre, & sans même le croire.
L'un est superbe & vain, l'autre n'a point de gloire;
Le faux aime le bruit, le vrai craint d'éclater;
L'un aspire aux égards, l'autre à le mériter.
Je dirai plus. Les gens nés d'un sang respectable,
Doivent se distinguer par un esprit affable,
Liant, doux, prevenant; au lieu que la fierté
Est l'ordinaire effet d'un éclat emprunté.
La hauteur est par tout odieuse, importune :
Avec la politesse, un homme de fortune
Est mille fois plus grand, qu'un grand toujours gourmé,
D'un limon précieux se présumant formé,
Traitant avec dédain, & même avec rudesse,
Tout ce qui lui paroit d'une moins noble espece;
Croyant que l'on est tout quand on est de son sang,
Et croyant qu'on n'est rien au dessous de son rang.
Le Com. Ce discours est fort beau; mais que voulez vous dire ?
Isab. Lisette, mieux que moi, sçaura vous en instruire.
Je lui laisse le soin de vous interpreter
Un discours, qui paroît deja vous irriter.
Le Com. Non, de grace, avec vous souffrez que je m' explique.
Cette fille, aprés tout, est vôtre domestique.
Ne me commettez pas.
Isab. Quand vous la connoitrez,
Des gens de son état vous la distinguerez:
Et vous me fairez voir une preuve fidelle

De vos égards pour moi, dans vos égards pour elle.
Elle connoît à fond mon esprit, mon humeur,
Ecoutez, profitez, & meritez mon cœur.
Adieu.

SCENE V.

Le COMTE, LISETTE.

Le Com. Vous restez donc?
Lis. Excusez mon audace;
Et souffrez une fois que je me satisfasse.
Il faut que je vous parle; on me l'ordonne; & moi,
J'en meurs d'envie aussi; mais je ne sai pourquoi.
Le Com. Votre ton familier m'importune & me blesse.
Lis. Vous n'étes occupé que de votre Noblesse;
Mais en interprétant ce que l'on vous a dit,
Quand on fait trop le grand, on paroit bien petit.
Le Com. Quoi! vous osez....
Lis. Oui, j'ose; & votre erreur extrême
Me force à vous prouver à quel point je vous aime.
Vous vous perdez, Monsieur.
Le Com. Comment donc, je me pers!
Lis. Votre orgueil a percé. Vos hauteurs, vos grands airs
Vous decelent d'abord, malgré la politesse
Dont vous les decorez. La gloire est bien traîtresse.
Le discours d'Isabelle étoit votre portrait,
Et son discernement vous a peint trait pour trait;
Dût la gloire en souffrir, je ne sçaurois me taire.
Je ne vous dirai pas, changez de caractere,
Car on n'en change point, je ne le sçai que trop.
Chassez le naturel, il revient au galop;
Mais du moins je vous dis, songez à vous contraindre,
Et devant Isabelle efforcez-vous de feindre;

Pasq. Je blame vos hauteurs à l'égard de Philinte.
Paroissez quelque tems de l'humeur dont elle est,
Et faites que l'orgueil se prête à l'intérêt.
Voilà mon sentiment. Profitez en, ou non,
Mon cœur seul m'a dicté cette utile leçon.
Votre gloire irrité en paroît mécontente,
Je lui baise les mains, & je suis sa servante.

SCENE VI.

LE COMTE, *seul.*

IL n'est donc plus permis de sentir ce qu'on vaut:
Sçavoir tenir son rang passe ici pour défaut?
Et ces petits bourgeois traiteront d'arrogance,
Les sentimens qu'inspire une haute naissance?
Si je m'en croyois... Non, je veux prendre sur moi,
L'amour & l'intérêts m'en imposent la loi.
Oui devant Isabelle il faudra me contraindre:
Mais l'indigne rival qu'on veut me faire craindre,
Va dès ce même instant me voir tel que je suis,
S'il m'ose disputer l'objet que je poursuis.
Je veux connoître en peu ce petit personnage,
Et lui parler d'un ton à le rendre plus sage.

SCENE VII.

LE COMTE, PHILINTE.

Phil. JE ne viens vous troubler dans vos réfléxions, *faisant plusieurs révérences.*
Que pour vous assurer de mes soumissions,
Monsieur. Depuis long-tems je vous dois cette hommage,

Et je ne le sçaurois différer davantage.

Le Com. Très obligé, Monsieur. D'où nous connoissons-nous ?

Phil. Si je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous,
J'aurai bien tôt celui de me faire connoître.
Mon nom n'impose pas, mais...

Le Com. Ceal peut bien être.

Phil. Tel qu'il est, puisqu'il faut qu'il vous soit décliné...
en faisant une profonde révérence.
Je m'appelle Philinte.

Le Com. Oh! j'ai donc déviné.
Je vous ai reconnu d'abord aux révérences.

Phil. Je ne puis vous marquer pas trop de déférences
d'un air très humble.
Combien je vous honore.

Le Com. Et vous avez raison.
Mais de quoi s'agit-il ? Parlez moi sans façon.

Phil. Valere est mon ami, vous le sçavez je pense ?

Le Com. Que m'importe cela ?

Phil. Tantôt en sa présence,
Si j'en crois son rapport, & j'en suis peu surpris,
Vous m'avez honoré... d'un assez grand mépris.

Le Com. Il vous exaltoit fort, mais j'ai dit ma pensée:
Votre délicatesse en est-elle blessée ?

Phil. Ah, Monsieur ! point du tout; je me connois; je croi
faisant la révérence.
Qu'on peut avec raison dire du mal de moi.
Mais on ajoute encore, à l'égard d'Isabelle,
Que vous me défendez de revenir chez elle.

Le Com. Voilà précisement ce que j'ai prétendu
Qu'on vous dit.

Phil. Je croyois avoir mal entendu.

Le Com. Pourquoi ?

Phil. Vous exigez un cruel sacrifice,
Et je doute bien fort que je vous obéisse.

Vous en doutez, Monſieur? *d'un air railleur.*

Phil. Jamais juſqu'à ce jour,
Je ne me ſuis ſenti ſi plein de mon amour.

Le Com. Je vous en guérirai.

Phil. Monſieur, j'en déſeſpere,
Et j'en viens d'aſſurer Iſabelle & ſa mere.

Le Com. Et vous me venez faire un pareil compliment?
mettant ſon chapeau.

Phil. Avec confuſion, mais très-diſtinctement.
La nature envers moi, moins mere que marâtre,
M'a formé très retif & très opiniâtre,
Sur-tout lorſque quelqu'un veut m'impoſer la loi.

Le Com. L'opiniâtreté ne tient point contre moi.
Je vous en avertis.

Phil. La mienne eſt bien mutine.
Plus on lui fait la guerre & plus elle s'obſtine,
Et jamais la hauteur ne pourra la dompter.

Le Com. Vous êtes bien hardi de venir m'inſulter!
Un petit Gentilhomme oſe avoir cette audace?

Phil. Moi, Monſieur? je vous viens demander une grace.

Le Com. Et c'eſt?

Phil. De m'accorder le plaiſir & l'honneur...
De me couper la gorge avec vous.

Le Com. La faveur
Eſt bien grande en effet. Vous êtes téméraire,
Vous vous méconnoiſſez. Mais il faut vous complaire.
L'honneur que vous avez d'être un de mes rivaux,
Va vous faire monter au rang de mes égaux.

Phil. Je ſuis reconnoiſſant de cette grace inſigne,
d'un air railleur, mettant ſes gans.
Et je vais vous prouver que mon cœur en eſt digne.

Le Com. Tréve de compliment. Moi, je vais vous prouver
Que l'on court un grand riſque en oſant me braver.
Ils mettent l'épée à la main.

SCENE VIII.

Le Comte, Philinte, Lisimon.

Lisim. CHez moi, morbleu ! chez moi faire un pareil vacarme? *accourant.*
Par la mort, le premier...
Phil. Le respect me désarme.
Lisim. Ah ! vous êtes mutin, Monsieur le doucereux !
Phil. Quelquefois.
Le Com. Par bonneur il n'est pas dangéreux.
Phil. C'est ce qu'il faudra voir. Du moins je vous assure
Que de cette maison si quelqu'un peut m'exclure,
Ce ne sera pas vous.
Lisim. Non, mais ce sera moi.
Phil. Je prens la liberté de vous dire...
Lisim. Je croi
Qu'un pere de famille, en ce cas est le maître.
Phil. J'en conviens.
Lisim. Et je prens la liberté de l'être,
En dépit de ma femme & de ses adhérans:
Si tu ne le sçai pas, c'est moi, qui te l'apprens.
Le Comte aime ma fille, il a droit d'y prétendre;
J'ai pris la liberté de le choisir pour gendre.
Ma fille en est d'accord, & prend la liberté
De se soumettre en tout à mon autorité.
Ainsi sans te flatter contre toute apparence,
En prenant ton congé tire ta révérence.
Phil. J'aurai l'honneur, Monsieur, de répondre à cela,
Que madame n'est pas de ce sentiment là.
Lisim. Madame n'en est pas? J'ai donné ma parole,
Si pour me chicaner, Madame est assez folle,
Madame sur le champ, par le pouvoir que j'ai,

…ms que toi recevra son congé.
…ore votre fille, & l'aveu de sa mere
Me permet d'aspirer au bonheur de lui plaire.
Dès qu'elles m'excluront, je leur obéirai:
Jusques là j'ai mes droits & je les soutiendrai. *Il sort.*

SCENE IX.

Le Comte, Lisimon.

Lisim. Quelle obstination!
Le Com. Ceci vient de Valere;
Et je m'en vengerois si vous n'étiez son pere.
Lisim. Je veux le faire, moi, mourir sous le bâton,
Ou le gueux, dès ce soir, quittera ma maison.
Il m'a joué d'un tour... Eh! la, la, patience.
Le Com. C'est un petit Monsieur rempli de suffisance.
Lisim. Le portrait de sa mere, un sot, un freluquet
Qui fait le bel esprit, & n'a que du caquet.
Oh, la méchante femme! avec son air affable,
Composé, doucereux, c'est un tyran, un diable
De sang froid. Tout à l'heure, en termes éloquens,
Et tous bien de niveau, mais malins & piquans,
Devant ma fille même, elle m'a fait entendre
Qu'elle me quittera si je vous prens pour gendre:
Et moi, j'ai répondu que j'étois résigné,
A souffrir ce malheur dès qu'elle auroit signé.
Qu'immédiatement après sa signature,
Elle pourroit aller à sa bonne avanture.
Sur cela, force pleurs, évanouissement.
Isabelle & Lisette avec gémissement
L'ont vîte secourue, & par cérémonie,
Toutes trois à présent pleurent de compagnie.

Car qu'une femme pleure, une autr[illegible]
Et toutes pleureront tant qu'il en furvi[illegible]

Le Com. Ainfi notre projet fouffre de grands obftacles.

Lifim. Pour en venir à bout, je ferai des miracles,
Ce que j'apprens de toi me réchauffe le cœur.
Je ne te croyois pas un fi puiffant Seigneur.
Comment diable! Ton pere, à ce que l'on m'affure,
Fait dans fa Baronnie une noble figure.

Le Com. Allez, mon cher, allez, quand vous me con-
noîtrez, *frappant fur l'épaule.*
De vos tons familiers vous vous corrigerez;
Vous ne tutoyerez plus un gendre de ma forte.

Lifim. Ma foi, fans y penfer, l'habitude m'emporte.
Au cérémonial enfin je me foumets.

Le Com. Me le promettez-vous?

Lifim. Oui, je te le promets
Va, tu feras content.

Le Com. Fort bien. Belle maniere
De fe corriger.

Lifim. Oh! Tréve à votre humeur fiere;
Et confultons tous deux comment je m'y prendrai
Pour finir.

Le Com. Le confeil que je vous donnerai,
C'eft de ne plus fouffrir qu'ici l'on fe hazarde,
A dire fon avis fur ce qui me regarde.
Pour trancher en un mot toute difficulté,
Sachez vous prévaloir de votre autorité.

Lifim. Si vous vouliez m'aider...

Le Com. Non, Monfieur je vous jure;
Quand vuus ferez d'accord, je fuis prêt à conclure.

SCENE X.

LISIMON *seul.*

IL faut que je sois bien possedé du démon,
Pour souffrir les hauteurs d'un pareil Rodomon;
Et que l'ambition m'ait bien tourné la tête,
Puisque dans mon dépit son empire m'arrête!
Je vais rompre. Attendons. Si je prens ce parti,
De mon autorité me voilà départi;
Je ferai triompher & mon fils & ma femme,
Et Monsieur désormais dépendra de Madame.
Bel honneur que je fais à Messieurs les maris!
Non, il n'en sera rien. Le dépit m'a surpris;
Mais l'honneur me réveille; il m'excite à combattre,
Et je m'en vais, pour lui, faire le diable à quatre.

Fin du troisiéme acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, PASQUIN.
Ils entrent par deux différens côtés du théatre. Pasquin le premier, & marchant fort vîte.

Lis. QUoi, sans me regarder, doubler ainsi le pas?
Pasq. Ah! Ma Reine, pardon, je ne vous voyois pas;
Auriez-vous par hazard quelque chose à me dire?

Lis. Oui sur de certains faits voudriez
Pasq. Le puis-je?
Lis. Assurement.
Pasq. Vous avez donc grand tort.
D'en douter.
Lis. Mais sur vous il faut faire un effort.
Pasq. Vous n'avez qu'à parler. Je suis homme à tout faire,
Pour vous marquer mon zèle & tâcher de vous plaire.
Quel est ce grand effort que votre autorité
M'impose?
Lis. De me dire ici la vérité.
Pasq. Rien ne me coûte moins.
Lis. Pour entrer en matiere,
Avez-vous jamais vu le Château de Tusiere?
Pasq. Si je l'ai vu? Cent fois. C'est mentir hardiment.
à part.
Lis. Est-ce un si bel endroit qu'on nous l'a dit?
Pasq. Comment?
C'est le plus beau Château qui soit sur la Garonne.
Vous le voyez de loin qui forme un Pantagonne...
Lis. Pantagone! Bon Dieu! Quel grand mot est-ce là?
Pasq. C'est un terme de l'art.
Lis. Je veux croire cela,
Mais expliquez-moi bien ce que ce mot veut dire.
Pasq. Cela m'est très facile, & je vais vous décrire
Ce superbe Château pour que vous en jugiez,
Et même beaucoup mieux que si vous le voyez.
D'abord ce sont sept tours, entre seize courtines...
Avec deux tenaillons placés sur trois colines...
Qui forment un vallon, dont le sommet s'étend
Jusques sur... un dongeon... entouré d'un étang...
Et ce dongeon placé justement... sous la Zone...
Par trois angles saillans, forme le Pantagone.
Lis. Voilà, je vous l'avoue, un merveilleux Château,

Pasq. Je crois, sans vanité, que vous le trouvez beau.

Lis. Et c'est donc en ce lieu que le pere du Comte
Tient sa Cour?

Pasq. Oui, ma Reine, & faites votre compte,
Que dans tout le Royaume il n'est point de Seigneur
Qui soutienne son rang avec plus de splendeur:
Meutes, Chevaux, Piqueurs, superbes Equipages,
Table ouverte en tout tems, deux Ecuyers, six Pages,
Domestiques sans nombre & bien entretenus,
Tout cela ne sçauroit manger ses revenus.

Lis. Mais c'est donc un Seigneur d'une richesse immense?

Pasq. Vous en pouvez juger par sa magnificence.

Lis. Je trouve en vos récits quelque petit défaut.
Vous mentez à présent, ou vous mentiez tantôt.

Pasq. Comment donc?

Lis. Un menteur qui n'a pas de mémoire
Se décéle d'abord. Si je veux vous en croire,
Le Comte est grand Seigneur; dans un autre entretien
Vous m'avez assuré qu'il n'avoit pas de bien.

Pasq. Tout franc, votre argument me paroît sans réplique.
Naturellement, moi, je suis très véridique;
Mais j'obéis. Au fond les faits sont très constans,
Et nous n'avons menti qu'en allongeant le tems.

Lis. Rendez-moi, s'il vous plaît cette enigme plus claire.

Pasq. Quinze ans auparavant, ce que j'ai dit du pere
Se trouvera très vrai. Depuis tout a changé;
Dans un pieux état le bon homme est plongé,
Et le pauvre Seigneur traîne une vie obscure.
Mais mon Maître voulant qu'il fasse encor figure.
Par un récit pompeux, fruit de sa vanité,
Vient de le rétablir de son autorité.
Qu'entre nous, s'il vous plait, la chose soit secrete.

Lis. Allez, ne craignez rien. Si j'étois indiscrette
Je ferois tort au Comte. Et si je fais des vœux,
C'est pour pouvoir l'aider à devenir heureux.

Valere, à mes efforts sans relâche s'oppose,
Mais à les seconder je veux qu'il se dispose.
Il vient fort à propos.

Pasq. Fort à propos aussi
Je vais me retirer, puisqu'il vous cherche ici.

SCENE II.

VALERE, LISETTE.

Lis. AH! vous voilà, Monsieur, vraiment j'en suis ravie. *d'un air dédaigneux.*

Val. Quoi! vous voulez gronder?

Lis. J'en aurois bien envie.

Val. Et sur quoi, s'il vous plaît?

Lis. Mais sur vos beaux exploits,
Mes moindres volontés, dites vous, sont vos loix?

Val Il est vrai,

Lis. Cependant devant Monsieur le Comte
Vous m'avez témoigné n'en faire pas grand compte,
Et contre mon avis votre zèle emporté
A sçu porter Philinte à toute extrémité.

Val. J'ai dit à mon ami qu'on avoit eu l'audace
De risquer contre lui jusques à la menace.
Je n'ai rien dit de plus. C'est un homme de cœur,
Qui n'a dû sur le reste écouter que l'honneur.

Lis. Que l'honneur! ce discours me fatigue & m'irrite.

Val. Mais par quelle raison? Philinte a du mérite.

Lis. Si vous n'employez pas vos soins avec ardeur,
Pour faire que le Comte épouse votre sœur,
Et pour bannir d'ici cet ennuyeux Philinte;
Je vous déclare, moi, sans mistere & sans feinte,
Que Demoiselle, ou non, comme le Ciel voudra,
Lisette de ses jours ne vous épousera.

J'ai conclu. c'est à vous maintenant de conclure.

Val. Par quel motif?... Et quoi! cette vieille figure *voyant Lycandre.*

Viendra-t elle toujours troubler nos entretiens?

Lis. Il faut que je lui parle.

Val. Adieu donc.

SCENE III.

LISETTE, LYCANDRE.

Lyc. JE reviens,

Et je vous trouve encore en même compagnie?

Lis. Oui; mais nous querellions. Valere à la manie

De vouloir empêcher que ce jeune Seigneur

Qui demeure céans, ne prétende à sa sœur.

Lyc. Et vous, vous soutenez le Comte de Tufiere?

Lis. Oui. Monsieur, contre tous & de toute maniere;

Il est vrai que le Comte est si présomptueux,

Qu'on ne peut se prêter à ses airs fastueux!

Il ne respecte rien, ne ménage personne;

Et plus je le connois, plus sa gloire m'étonne.

Lyc. Ah que vous m'affigez!

Lis. Et pourquoi s'il vous plaît?

Lyc. Mais vous même, pourquoi prenez-vous intérêt

A ce qui le concerne? Est-il donc bien possible;

Qu'à votre empressement il se montre sensible,

Jusques à vous marquer des égards, des bontés.

Lis. Il n'a payé mes soins que par des duretés,

Je ne puis y penser sans répandre des larmes.

N'importe; à le servir je trouve mille charmes.

Lyc. Qu'entens je! Juste ciel! Quel bonheur d'un côté!

De l'autre quel excès d'insensibilité!

O détestable orgueil. Non il n'est point de vice

Plus funeste aux mortels, plus digne de supplice,
Voulant tout asservir à ses injustes droits,
De l'humanité même il étouffe la voix.

Lis. Je l'éprouve.

Lyc. Pour vous, vous serez, je l'espere,
La consolation d'un trop malheureux pere.

Lis. A chaque instant, Monsieur, vous me parlez de lui,
Il devoit à mes yeux se montrer aujourd'hui :
Mais il ne paroît point. Vous me trompiez peut-être.

Lyc. Un peu de patience ; il va bientôt paroitre.

Lis. Pourquoi differe-t-il de trop heureux momens ?
Que ne vient-il s'offrir à mes embrassemens ?

Lyc. Malgré votre bon cœur, il craint que sa présence
Ne vous afflige.

Lis. Moi ! se peut-il qu'il le pense ?

Lyc. Il craint que ses malheurs, trop dignes de pitié,
Ne refroidissent même un peu votre amitié.

Lis. Ah, qu'il me connoît mal !

Lyc. Enfin avant qu'il vienne,
Sur sa triste avanture il veut qu'on vous prévienne
Peut-être espérez-vous le voir dans son éclat,
Et vous le trouverez dans un cruel état.

Lis. Il m'en sera plus cher ; & loin qu'il m'importune,
Il verra que mon cœur plein de son infortune ;
Redoublera pour lui de tendresse & d'amour.
Tout baigné de mes pleurs, avant la fin du jour,
Il sera possesseur du peu que je possede.
Mon zèle à ses malheurs servira de reméde.
Je ferai tout pour lui. Si je n'ai point d'argent,
J'ai de riches habits dont on m'a fait présent :
Je garde un diamant que m'a laissé ma mere,
Je vais tout engager, tout vendre pour mon pere :
Heureuse si je puis & mille mille fois,
Lui prouver que je l'aime autant que je le dois.

Lyc. Arrêtez. Laissez-moi respirer, je vous prie.

Donnez quelque relâche à mon ame attendrie,
Vous aimez votre pere, il n'est plus malheureux.

Lis. Ah! puisqu'il est si lent à contenter mes vœux,
Apprenez-moi quel monstre a causé sa misere?

Lyc. Quel monstre?

Lis. Oui.

Lyc. L'orgueil. L'orgueil de votre mere.
Par son faste, les biens se sont évanouis:
Son orgueil a causé des malheurs inouïs.

Lis. Eh comment?

Lyc. Une Dame assez considérable
Lui disputant le pas dans un lieu respectable,
En reçut un affront si sanglant, si cruel,
Qu'elle en fit éclater un déplaisir mortel,
L'époux de cette Dame enflammé de colere,
Pour venger cet affront attaqua votre pere
Au retour d'une chasse; & prit si bien son tems;
Qu'ils se trouverent seuls pendant quelque instans,
D'un trop funeste effet sa fureur fut suivie,
Il vouloit se venger, il y perdit la vie.
En un mot, votre pere en défendant ses jours,
Tua son ennemi, mais sans autre secours
Que celui de son bras armé pour sa défense.
Les parens du défunt pousserent la vengeance
Jusqu'à faire passer ce malheureux combat,
Pur effet du hazard, pour un assassinat;
Des témoins subornés soutiennent l'imposture.
On les croit. Votre pere outré de cette injure,
Se défend; mais en vain. Il se cache. Aussi-tôt
Un arrêt le condamne. Et pour fuir l'échaffaut,
Il passe en Angleterre, où quelques jours ensuite
Votre mere devient compagne de sa fuite;
Le rejoint avec vous, qui sortiez du berceau;
Et son orgueil puni l'a conduit au tombeau.

Lis. Ciel! que m'apprenez-vous? Ce n'est donc pas ma me-

Que j'avois au Couvent, & qui m'étoit si chere?

Lyc. C'étoit votre nourrice. Elle vous ramena,
Suivit exactement l'ordre que lui donna
Votre pere, deux ans après sa décadence,
De venir dans ces lieux élever votre enfance;
Se disant votre mere, & cachant votre nom.

Lis. Mais pourquoi ce secret? Et par quelle raison
Me laisser ignorer de quel sang j'étois née?

Lyc. Pour vous rendre modeste autant qu'infortunée;
Et pour vous épargner des regrets, des douleurs,
Jusqu'à ce que le Ciel adoucît vos malheurs.
C'est ainsi que l'avoit ordonné votre pere;
Et sa précaution vous étoit nécessaire.

Lis. Je brûle de le voir, & je tremble pour lui:
Comment osera-t'il se montrer aujourd'hui,
Après l'injuste Arrêt?....

Lyc. Pendant sa longue absence,
De fidéles amis sûrs de son innocence,
Et puissans à la Cour, ont eu tant de succès,
Qu'ils l'ont déterminée à revoir le procès:
Et deux des faux témoins prêts à perdre la vie,
Ont enfin avoué leur noire calomnie.
Votre pere caché depuis près de deux ans,
Attendoit les effets de ces secours puissans.
On vient de lui donner d'agréables nouvelles:
Il touche au terme heureux de ses peines mortelles.

Lis. Qu'il ne s'expose point. Je crains quelque accident.
Quelque piége caché. N'est-il pas plus prudent
Que nous l'allions chercher? Par notre diligence,
Prévenons ses bontés & son impatience.
Sortons, Monsieur; je veux embrasser ses genoux,
Et mourir de plaisir dans des transports si doux.

Lyc. Vous n'irez pas bien loin pour goûter cette joie.
Vous voulez le chercher, & le Ciel vous l'envoie.
Oui, ma fille, voici ce pere malheureux;

Il vous voit, il vous parle il eſt devant vos yeux.

Liſ. Quoi! c'eſt-vous même? O ciel! que mon ame eſt ravie! *ſe jettant à ſes genoux.*

Je goûte le moment le plus doux de ma vie.

Lyc. Ma fille, levez vous. Je connois votre cœur.
Et je vous l'ai prédit, vous ferez mon bonheur.
Mais, hélas! que je crains de revoir votre frere!

Liſ. Mon frere! & quel eſt il?

Lyc. Le Comte de Tufiere.

Liſ. Je ne ſçais où j'en ſuis, je ne reſpire plus
Daignez me ſoutenir.

Lyc. Qu'il doit être confus
Quand il vous connoîtra!

Liſ. Moi, ſa ſœur?

Lyc. Oui, ma fille.

Liſ. Sans doute nous ſortons de la même famille;
Oui le Comte eſt mon frere, & dès que je l'ai vû,
A travers ſes mépris, mon cœur l'a reconnu.
De mon foible, pour lui, je ne ſuis plus ſurpriſe.

Lyc. Votre cœur le prévient, & l'ingrat vous mépriſe!
Ah! je veux profiter de cette occaſion,
Pour jouir devant vous de ſa confuſion,
Quand le tems permettra de vous faire connoître.

Liſ. Juſques-là, devant lui ne dois je plus paroître?

Lyc. Non. Je vais le trouver. La converſation
Sera vive, à coup ſûr, & ſa préſomption
Mérite qu'avec lui, prenant le ton d'un pere,
Je faſſe à ſes hauteurs une leçon ſévére.

Liſ. S'il ne vous connoit pas, vous les éprouverez.

Lyc. Non. Nous ſommes vûs. Il me connoît. Rentrez,
Ma fille. Quelqu'un vient: gardez bien le ſilence.

Liſ. Mon pere, attendez tout de mon obéïſſance.
lui baiſant la main.

SCENE IV.

LYCANDRE, PASQUIN *s'arrêtant à considérer Lycandre.*

Lyc. LE Comte de Tufiere est-il chez lui ?

Pasq. d'un ton brusque. Pourquoi ?

Lyc. Je voudrois lui parler.

Pasq. Lui parler : Qui vous ? *le regardant du haut en bas.*

Lyc. Moi.

Pasq. Cela ne se peut pas. *d'un air méprisant.*

Lyc. La raison, je vous prie,

Pasq. C'est qu'il est en affaire.

Lyc. Oh ! je vous certifie,
Quelqu'occupé qu'il soit, que dès qu'il apprendra
Que je veux lui parler, il y consentira.

Pasq. Eh ! qu'êtes vous ? *fierement.*

Lyc. Je suis... Car je perds patience,
Un homme très choqué de votre impertinence.

Pasq. Il a, ma foi, raison. Je retombe toujours, *à part.*
Et je veux m'en punir. Je voi que mon discours, *à Lycandre.*
Monsieur n'a pas le don de vous être agréable :
Mais si je suis si fier, je suis très excusable.

Lyc. Et par où, s'il vous plaît ?

Pasq. Pour le dire en un mot,
Et sans trop me vanter ; c'est que je suis un sot.

Lyc. Allez, on ne l'est point quand on connoît sa faute.

Pasq. Mon Maître a très souvent la parole si haute,
Il est si suffisant, que, par occasion,
Je le deviens aussi, mais sans réflexion.
Heureusement pour moi la raison, la prudence,

Abregent les accès de mon impertinence.
Vous voyez que d'abord j'ai bien baissé mon ton.
Mais daignez, s'il vous plaît, me dire votre nom.

Lyc. Mon enfant! dites lui, s'il veut bien le permettre,
Que je viens demander sa réponse à la lettre
Que l'on vous a pour lui remise de ma part.
L'a-t'il lue?

Pasq. Oui, Monsieur. Seriez-vous, par hazard,
L'inconnu?...

Lyc. Je le suis.

Pasq. Moi, que je vous annonce?
Eh vite, sauvez vous. J'ai reçu sa réponse,
Et je la sens encore.

Lyc. souriant. Ne craignez rien pour moi.
Il sera plus honnête en me répondant.

Pasq. Quoi?
Vous vous exposez?...

Lyc. Oui, j'en veux courir le risque.

Pasq. Pour jouer avec lui, prenez mieux votre brisque.

Lyc. Dépêchez-vous, de grace.

Pasq. va & revient. En vérité, je crains...

Lyc. Ah! *d'un air impatient.*

Pasq. S'il vous en prend mal, je m'en lave les mains.

SCENE V.

LYCANDRE, *seul.*

Par les airs du Valet, on peut juger du Maître.
Ah! du moins si mon fils pouvoit se reconnoître;
Se blâmer, quelquefois, comme fait ce garçon,
Tôt ou tard sa fierté plieroit sous la raison;
Mais je n'ose espérer...

SCENE VI.

LYCANDRE, LE COMTE, PASQUIN.

Le Com. entre en furieux. QUel est le téméraire,
Quel est l'audacieux qui m'ose?... Ah, c'est mon pere!
Lyc. L'accueil est très-touchant; j'en suis édifié,
Pasq. Comment donc! le voilà comme pétrifié. *à part*
Le Com. Un premier mouvement quelquefois nous abuse
ôtant son chapeau.
Excusez-moi, Monsieur.
Pasq. à part. Il lui demande excuse.
Le Com. Je croyois... Sors, Pasquin. *à Pasquin.*
Lyc. Pourquoi le chassez-vous?
Laissez-le ici; je veux...
Le Com. poussant Pasq. Sors, ou crains mon courroux.
Lyc. Reste. *retenant Pasquin.*
Pasq. Il y fait trop chaud. Je fais ce qu'on m'ordonne
s'enfuyant.
Le Com. Si quelqu'un vient me voir, je n'y suis pour
personne.

SCENE VII.

LYCANDRE, LE COMTE.

Lyc. QUe veut dire ceci?
Le Com. J'ai mes raisons.
Lyc. Pourquoi
Marquez-vous tant d'ardeur à l'éloigner de moi?

Le Com. Aux regards d'un Valet dois je exposer mon Pere?
Lyc. Vous craignez bien plutôt d'exposer ma misere,
Voilà votre motif. Et loin d'être charmé
De me voir près de vous, votre orgueil allarmé
Rougit de ma présence. Il se sent au suplice.
De sa confusion votre cœur est complice;
Et tout boufi de gloire, il n'ose se prêter
Aux tendres mouvemens qui devroient l'agiter.
Ah! je ne vois que trop en cette conjoncture,
Qu'une mauvaise honte étouffe la nature.
C'est envain qu'un billet vous avoit prévenu;
Et je me suis trompé, croyant qu'un inconnu,
Vous corrigeroit mieux qu'un pere misérable,
Qu'à vos yeux la fortune a rendu méprisable.
Le Com. Qui, moi, je vous méprise? Osez-vous le penser?
Qu'un soupçon si cruel a droit de m'offenser!
Croyez que votre fils vous respecte, vous aime.
Lyc. Vous? Prouvez-le moi donc, & dans ce moment même.
Le Com. Vous pouvez disposer de tout ce que je puis:
Parlez; qu'exigez-vous?
Lyc. Qu'en l'état où je suis:
Vous fassiez honneur de bannir tout mistere,
Et de me reconnoître en qualité de pere,
Dans cette maison ci. Voyons si vous l'osez?
Le Com. Songez-vous au péril où vous vous exposez?
Lyc. Dois-je me défier d'une honnête famille?
Allons voir Lisimon. Menez moi chez sa fille.
Le Com. De grace, à vous montrer, ne soyez pas si prompt.
Vous les exposeriez à vous faire un affront.
Vous ne sçavez donc pas jusqu'où va l'arrogance
D'un Bourgeois ennobli, fier de son opulence?
Si le faste & l'éclat ne soutiennent le rang,
Il traite avec dédain le plus illustre sang.
Mesurant ses égards aux dons de la fortune,

Le mérite indigent le choque, l'importune,
Et ne peut l'aborder qu'en faisant mille efforts,
Pour cacher ses besoins sous un brillant dehors.
Depuis votre malheur, mon nom & mon courage
Font toute ma richesse; & ce seul avantage
Rehaussé par l'éclat de quelques actions,
M'a tenu lieu de biens & de protections.
J'ai monté par degrés; & riche en apparence,
Je fais une figure égale à ma naissance,
Et sans ce faux relief, ni mon rang ni mon nom,
N'auroient pû m'introduire auprès de Lisimon.

Lyc. On me l'a peint tout autre, & j'ai peine à vous croire.
Tout ce discours ne tend qu'à cacher votre gloire.
Mais pour moi qui ne suis ni superbe, ni vain,
Je prétens me montrer, & j'ai mon chemin.

Il veut sortir.

Le Com. Différez quelques jours, la faveur n'est pas grande:

le retenant.

Je me jette à vos pieds, & je vous la demande.

Lyc. J'entends. La vanité me déclare à genoux,
Qu'un pere infortuné n'est pas digne de vous.
Oui, oui, j'ai tout perdu par l'orgueil de ta mere,
Et tu n'as hérité que de son caractere.

Le Com. Eh! compatissez donc à la noble fierté
Dont mon cœur, il est vrai, n'a que trop hérité.
Du reste, soyez sûr que ma plus forte envie
Seroit de vous servir aux dépens de ma vie;
Mais du moins ménagez un honneur délicat,
Pour mon intérêt même évitons un éclat.

Lyc. Vous me faites pitié. Je voi votre foiblesse,
Et veux, en m'y prétant, vous prouver ma tendresse,
Mais à condition que si votre hauteur
Eclate devant moi, dès l'instant..

SCENE VIII.

LYCANDRE, LE COMTE, LISIMON.

Lisim. au Comte. Serviteur.
Je vous cherchois, mon cher: votre froideur m'étonne:
Car, il est tems d'agir. Je croi, Dieu me pardonne,
Que ma femme devient raisonnable.

Le Com. Comment?

Lisim. Elle n'a plus pour vous ce grand éloignement
Qu'elle a marqué d'abord. La bonne Dame est sage,
Car j'allois sans celà faire un joli tapage.
Je vais vous procurer un moment d'entretien
Avec ma digne epouse, & puis tout ira bien;
Pourvû que vous vouliez lui faire politesse.
N'y manquez pas au moins, car c'est une Princesse
Aussi fiere que vous, & dont les préjugés...

Le Com. Je suis ravi de voir que vous vous corrigez.

Lisim. Tu le vois mon enfant; je cherche à te complaire.
se couvrant.

Le Com. Fort bien.

Lisim. Enfin, Monsieur, le succès de l'affaire
se découvrant.
Est en vôtre pouvoir. Ainsi, donc croyez moi;
De ce que je vous dis faites vous une loi.

Lyc. Monsieur vous parle juste, & pour votre avantage.
Que votre unique objet soit votre mariage;
Et mettez à profit cet heureux incident.

Lisim. Quel est cet homme là? *au Comte.*

Le Com. C'est... C'est mon Intendant.
tirant Lisimon à part.

Lisim. Il a l'air bien grélé. Selon toute apparence,
Cet homme n'a pas fait fortune à l'Intendance.

Le Com. C'eſt un homme d'honneur. *à Liſimon.*

Liſim. Il y paroît.

Lyc. à part. Je voi

Qu'il trompe Liſimon en lui parlant de moi.

Sa gloire eſt allarmée à l'aſpect de ſon pere.

Le Com. Sçachez encor... *à Liſimon.*

Liſim. Eh bien?

Lyc. à part. Je retiens ma colere,

Eſpérant que bien-tôt il me ſera permis

De me faire connoître, & de punir mon fils:

Et mon juſte depit lui prépare une ſcéne,

Oú je veux mettre enfin ſon orgueil à la gêne.

Le Com. Contraignez-vous, de grace, & ne lui dites rien *à Lycandre.*

Qui lui faſſe augurer qui vous êtes.

Lyc. Fort bien.

Le Com. C'eſt un homme œconome autant qu'il eſt fidele:

Liſim. Oh ça, je vous ait dit une bonne nouvelle: *haut.*

Ne la négligeons pas. Ma femme veut vous voir,

Pour gagner ſon eſprit, faites votre devoir.

Le Com. Mon devoir! *en ſouriant.*

Liſim. Oui, vraiment.

Le Com. L'expreſſion eſt forte.

Lyc. Quoi! faut-il pour un mot vous cabrer de la ſorte? *au Comte.*

Liſim. Il parle de bon ſens. *au Comte.*

Lyc. Il eſt bien queſtion

De chicaner ici ſur une expreſſion.

Le Com. Mais, Monſieur.... *d'un air un peu fier à Lycandre.*

Lyc. Mais, Monſieur, je dis ce qu'il faut dire *d'un air plus impérieux.*

Faites ce qu'il faut faire au plutot.

Le Com. à part. Quel martyre!

Il va ſe découvrir.

Lisim. au Comte. Ce Vieillard est bien verd.
Ce me semble.

Le Com. à Lisimon. Il est vrai. Votre discours me perd.
à Lycandre.
Devant cet homme au moins, tâchez de vous contraindre.

Lyc. Faites ce qu'il désire, ou je cesse de feindre.
au Com.

Lisim. Ma femme vous attend: Venez d'un air soumis,
Prevenant la prier d'être de vos amis.

Lyc. Soumis; vous entendez? *au Comte.*

Le Com. d'un air piqué. Oui, j'entens à merveille.
Ciel! *à part.*

Lisim. Vous aprouvez donc ce que je lui conseille?
Bon homme, expliquez-vous.

Lyc. Oui, je l'approuve fort,
Et s'il ne s'y rend pas il aura très-grand tort.
Vous lui donnez, Monsieur une leçon très sage.
Il en avoit besoin. Je le connois.

Le Com. à part. J'enrage.

Lisim. Vous êtes donc à lui depuis long-tems?
à Lycandre.

Le Com. à Lisimon. Sortons.
Je regrette, Monsieur, le tems que nous perdons.

Lisim. au Com. Un moment. *à Lyc.* A quoi vont les revenus du Comte?

Lyc. Je ne sçaurois vous dire à quoi cela se monte.

Lisim. Mais encor.

Le Com. Dites-lui... *à Lycandre.*

Lyc. au Comte, bas. Je ne veux point mentir.
Une affaire, Monsieur, m'oblige de sortir, *à Lisim.*
Mais avant qu'il soit peu je veux vous satisfaire.
Vous pouvez cependant conclure votre affaire;
Et j'ose me flatter qu'avec un peu de tems,
Vous aurez lieu tous deux d'en être fort contens.
Adieu.

SCENE IX.

LISIMON, LE COMTE.

Lisim. VOtre Intendant avec vous fait le maître,
Que veut dire cela? Hem.

Le Com. Comme il m'a vû naître,
Avec moi bien souvent il prend la liberté.

Lisim. Allons trouver ma femme; & trêve de fierté.

Le Com. J'irai, si vous voulez. Mais que faut-il lui dire?

Lisim. Plaisante question! Quoi faut-il vous instruire?

Le Com. Mais je suis assez neuf sur ces démarches là.
Prier! solliciter! je n'entens point cela.
Je souhaite de faire avec vous alliance;
Mais songez aux égards, qu'exige ma naissance.
Parlez pour moi vous-même, & faites bien ma cour.
Cela suffit, je croi?

Lisim. Est ce là le retour
Dont vous payez mes soins? suivi de ma famille,
Dois je venir ici vous présenter ma fille,
Vous priant à genoux de vouloir l'accepter?
Si tu te l'es promis, tu n'as qu'à décompter,
Ma fille vaut bien peu si l'on ne la demande.
Je te baise les mains, & je me recommande
A ta grandeur. Adieu.

SCENE X.

LE COMTE, *seul.*

QUe ces gens inconnus
Sont fiers! Voilà l'orgueil de tous nos parvenus.

C'est peu qu'à leurs grands biens notre gloire s'immole;
Il faut, pour les avoir fléchir devant l'Idole.
Ah! maudite fortune! à quoi me reduis-tu?
Si tes coups redoublés ne m'ont point abattu,
Veux-tu m'humilier par l'apas des richesses?
Et n'a-t-on tes faveurs qu'à force de bassesses?

Fin du quatriéme acte.

ACTE V

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, LISETTE.

Lis. OH ça, Mademoiselle, expliquons-nous un peu;
Nous pouvons librement nous parler en ce lieu.
Isab. Et sur quoi, s'il vous plaît?
Lis. Votre mere apaisée,
A vos tendres desirs paroît moins oposée.
Vous pouvez espérer d'épouser votre amant.
Mais loin de témoigner ce doux ravissement
Que vous devez sentir sur le point d'être heureuse,
Je ne vous vis jamais si triste & si rêveuse.
Isab. Il est vrai.
Lis. Vous vouliez le Comte pour époux;
Son amour à vos yeux s'est signalé pour vous;
Il vous a demandée & cette ame si fiere
Vient de plier enfin.
Isab. Mais de quelle maniére?
De ses soumissions la choquante froideur,
Son souris dédaigneux, son air fier & moqueur,

Son silence affecté, tout me faisoit comprendre.
Que son cœur jusqu'à nous avoit peine à descendre.
Mon pere avec ardeur sollicitoit pour lui;
A peine de deux mots lui prêtoit-il l'appui;
Et sans votre crédit sur l'esprit de mon frere,
Qui s'est servi du sien pour ramener ma mere,
Le Comte a si bien fait que tout étoit rompu.
Pour cacher mon dépit j'ai fait ce que j'ai pu.
Mais plus de cet instant j'occupe ma pensée
Plus je sens que j'en suis vivement offensée.
Pour un cœur délicat quel triste événement!

Lis. Si bien que votre amour est mort subitement.

Isab. Il est bien refroidi.

Lis. Parlez en conscience.
N'entre t-il point ici quelque peu d'inconstance?

Isab. Vous me connoissez mal.

Lis. Oh! que pardonnez-moi.
Es s'il faut s'expliquer ici de bonne foi...

Isab. Eh bien?

Lis. D'aucun Roman, à ce que j'imagine,
Vous ne pourrez jamais devenir l'Héroine.

Isab. Croyez vous m'amuser quand vous me plaisantez?

Lis. Je ne plaisante point, je dis vos vérités.
Le soupçon d'un défaut vous trouble & vous allarme.
Dès qu'il est confirmé votre cœur se gendarme.
Trop de délicatesse est un autre défaut,
Dont vous serez punie; & peut être trop tôt.

Isab. Le Comte me désole à chaque occasion.

Lis. Quoi! pour un peu de gloire & de présomption?
C'est-là ce qui fait voir la grandeur de son ame.
Il est fier à présent; mais devenez sa femme,
L'amant fier deviendra mari tendre & soumis.

Isab. Un espoir si flateur peut-il m'être permis?

SCENE II.

ISABELLE, VALERE, LISETTE.

Lis. Vous voilà bien rêveur? *à Valere.*
Val. Et j'ai sujet de l'être.
Aux yeux de mon ami je n'ose plus paroître,
J'ai servi son rival. Je ne puis m'empêcher,
Même devant vous deux, de me le reprocher.
C'est une trahison dont j'étois incapable,
Si l'amour n'eût voulu que j'en fusse coupable.
Lis. Vous vous en repentez?
Val. Je m'en repentirois.
Si je vous aimois moins. Mais enfin je voudrois
Que vous déclarassiez le motif qui vous porte
A marquer pour le Comte une amitié si forte?
Lis. Ce motif est très-juste, & quand vous l'aprendrez,
Bien-loin de m'en blâmer, vous m'en aplaudirez.
Val. Je le veux croire ainsi; mais daignez m'en instruire.
Lis. Je l'ignorois tantôt, & ne pouvois le dire.
Je le sçais à présent & ne le dirai point.
Val. Pourquoi vous obstiner à me cacher ce point?
Quoi! faut il qu'un amant vous trove si discrette?
Isab. Mais c'est donc tuot de bon que vous aimez Lisette?
à Valere.
Val. Je l'aime & m'en fais gloire.
Isab. Un tel attachement
Prouve mieux que jamais votre discernement.
Mais quel en est l'objet? Quelle est votre espérance?
Lis. Souffrez que là-dessus nous gardions le silence.
Isab. J'y veux bien consentir, & me fais cet effort,
Jusqu'à ce que l'on ait décidé de mon sort.
Val. Il est tout décidé.

Isab. Juste Ciel !

Val. Et mon pere.

Pour dicter le contrat, est chez notre Notaire.

Isab. Ma mere n'y met plus aucun empêchement ?

Val. Vous devez à mes soins un si prompt changement.

SCENE III.

LISIMON, VALERE, ISABELLE, LISETTE.

Lisim. ÇA, réjouissons nous. Enfin, vaille qui vaille,
L'ennemi se soumet ; j'ai gagné la bataille ;
Le champ m'est demeuré, je craignois un éclat ;
Mais votre mere enfin va signer le contrat.
Elle a banni Philinte, & j'attens le Notaire,
Pour terminer enfin cette importante affaire.
Exceptez quelque points dont il faut convenir,
Je ne prévois plus rien qui pût nous retenir.
Tu seras dès ce soir Madame la Comtesse,
Ma fille.

Isab. Dès ce soir.

Lisim. Sans délai.

Isab. Rien ne presse.
Cette affaire mérite un peu d'attention ;
Et j'ai fait sur cela quelque réflexion.

Lisim. Quelque réflexion ? Comment, Mademoiselle !
Allez-vous nous donner une scène nouvelle ;
Et vous dédire ici comme vous avez fait,
Sur cinq ou six projets qui n'ont point eu d'effet ?
Pensez-vous que le Comte entende raillerie,
Et soit homme à souffrir votre bizarrerie ?

Val. Mais, mon pere, après tout...

Lisim. Mais après tout, mon fils,
Croyez vous que d'un fat j'écoute les avis ?

Quoi donc! j'aurai sçû faire un miracle incroyable,
Et rendant aujourd'hui ma femme raisonnable;
(Chose qu'on n'a point vû & qu'on ne verra plus)
Et mes enfans rendront mes travaux superflus?
Un chef-d'œuvre si beau deviendroit inutile;
Non, parbleu. Gardez-vous de m'échauffer la bile,
Ou vous aurez sujet de vous en repentir,
Et mon juste courroux se fera ressentir.

Lis. Voilà parler, Monsieur, en pere de famille.
Courage. Disposez enfin de votre fille:
Ne l'abandonnez plus à ses réflexions.
C'est à vous à trancher dans ces occasions.

Isab. Que, Lisette!

Lis. Monsieur a prononcé l'oracle:
A l'accomplissement rien ne peut mettre obstacle.
S'il vous destine au Comte, il faut que ce dessein
S'exécute en dépit de tout le genre humain.

Lisim. Cette fille me charme. Oui, ma chere Lisette,
Tiens, sois un peu moins sage, & tu seras parfaite.

Lis. L'avis est bon.

Lisim. Le tien vient de m'édifier.
Et je veux t'embrasser pour te remercier.

Lis. Reservez, s'il vous plaît cette tendre saillie
Jusqu'à ce que je sois une fille accomplie.

Lisim. J'attendrois trop long tems. Il faut absolument
Que ma réconnaissance éclate en ce moment.

Val. Vous vous échaufferez, prenez garde mon pere.

Lisim. Monsieur le Médecin, ce n'est pas votre affaire,
Que je m'échauffe, ou non, vous aurez la bonté
De ne vous plus charger du soin de ma santé.
Je crois que ce coquin est jaloux de Lisette,
Et je soupçonne entr'eux quelque intrigue secrette.
Je veux m'en éclaircir. Sçachons un peu.

Val. Voici
Votre Notaire.

Lisim. Ah! bon. Non, non, demeure ici,
Dans un petit moment nous compterons ensemble.
à Valere, qui veut sortir.

SCENE IV.

Les Acteurs précédens, Mr. JOSSE.

Lisim. APproche, Monsieur Josse.
M. Josse Est-ce ici qu'on s'assemble?
Lisim. Oui.
M. Josse. Lisons ma minute. A trois articles près?
Monsieur, j'ai stipulé vos communs intérêts.
C'est donc là la future?
Lisim. A peu près, c'est ma fille.
M. Josse. Voila de quoi former une belle famille.
Où est donc le futur?
Isab. Je n'en sçai encor rien.
Josse. Comment? Se faire attendre? Oh! cela n'est pas bien;
Et vous méritez fort...,
Lisim. Le voici qui s'avance.
Assis toi, Monsieur Josse; & nous, prenons séance.

SCENE V.

Les Acteurs précédens, LE COMTE.

M. Josse PArdevant...
vis-à-vis une table, après avoir mis ses lunettes, lit.
Lisim. à Isabelle, qui parle à Lisette. Ecoutez.
M. Josse lit. Le Conseil ers du Roi,
Notaires soussignés, furent présens...,
Lisim. Eh quoi!
à Valere, qui parle d'action à Lisette.
Vous ne vous tairez point: Est il tems que l'on cause?
Valere, ici. Laissez cette fille & pour cause

M. Josse Votre nom, s'il vous plait; vos titres, votre rang,
Je ne les sçavois point; ils sont restés en blanc.
Le Com. Je vais vous les dicter. N'oubliez rien, de grace.
Vous avez pour cela laissé bien peu de place.
M. Josse La marge y suppléera. Voyez quelle largeur!
*LeCom.*Ecrivez donc.Très-haut & très puissant Seigneur.
M. Josse Monsieur, considérez qu'on ne se qualifie...
Le Com Point de raisonnement, je vous le signifie.
M. Josse Et très-puissant Seigneur... *écrivant.*
Le Com. dictant. Monseigneur Carloman,
Alexandre, César, Henri, Jules, Armand,
Philogenes, Louis...
M. Josse Oh! quelle Kirielle!
Ma foi, sur tant de noms ma mémoire chancelle.
Philogenes, Louis... Après.
Le Com. dictant. De Mont-sur-Mont.
M. Josse Sur Mont. *répétant.*
Le Com. Chevalier... *dictant.*
M. Josse répétant. Lier...
Le Com. au Notaire. Continuez. Baron
De Montorgueil.
M. Josse Orgueil.
Le Com. d'un ton empoulé. Bon. Marquis de Tufiere.
Lisim. Quoi vous êtes Marquis?
Le Com. Proprement, c'est mon pere,
Mais comme après sa mort j'aurai ce Marquisat,
J'en prens d'avance ici le titre en mon contrat.
Lisim. C'est bien fait mon garçon; la chose t'est permise.
Je te fais compliment, Madame la Marquise. *à Isab.*
M. Josse Est ce tout? *au Comte.*
Le Com. se levant. Comment tout? Seigneur...
M. Josse Et cætera.
Cette tirade-là jamais ne finira.
Le Com. Mettez, & autres lieux, en très-gros caractere.
Isab. En lettres d'or. *à Lisette.*

Lis. Paix donc. *à Isabelle.*

Isab. à Lisette. Je ne ſçaurois me taire.

Je ne puis me prêter à tant de vanité.

Lis. C'eſt le foible commun des gens de qualité. *à Isab.*

Leurs titres bien ſouvent font tout leur patrimoine.

M. Josse A vous préſentement, Monſieur, Meſſire Antoine

Liſimon... *Il lit.*

Le Com. Antoine ! *d'un air ſurpris.*

Lisim. Oui !

Le Com. Quoi ! c'eſt-là votre nom !

Antoine ! Eſt-il poſſible ?

Lisim. Eh parbleu ! pourquoi non?

Le Com. Ce nom eſt bien bourgeois !

Lisim. Mais pas plus que les autres ;

Je crois que mon Patron valoit bien tous les vôtres.

Le Com. Paſſons, Monſieur, paſſons. Vos titres. C'eſt le point *d'un air dédaigneux.*

Dont il s'agit ici.

Lisim. Qui moi ? Je n'en ai point.

Le Com. Comment donc? Vous n'avez aucune Seigneurie?

Lisim. Ah ! je me ſouviens d'une. Ecrivez, je vous prie.

Antoine Liſimon, Ecuyer.

Le Com. Rien de plus ?

Lisim. Et Seigneur Suzerain... d'un milion d'écus.

Le Com. Vous vous moquez, je crois ; l'argent eſt-il un titre ?

Lisim Plus brillans que les tiens. Et j'ai dans mon pupitre

Des Billets au porteur, dont je fais plus de cas,

Que de vieux parchemins, nourriture des rats.

M. Josse Il a raiſon.

Le Com. Pour moi je tiens que la nobleſſe...

M. Josse Oh ! nous autres Bourgeois, nous tenons pour l'eſpece. *à Liſimon.*

Ça, ſtipulons la dot.

Lisim. Le gendre que je prens.

M'engage à la porter à neuf cens mille francs.

M. Josse Voilà pour la future un titre magnifique. *au Com.*
Et qui soutiendra bien votre noblesse antique.
Le Com. Monsieur le Garde-notte, oui, l'argent nous
soutient; *à M. Josse bas.*
Mais nous purifions la source dont il vient.
M. Josse Et quel douaire aura l'épouse contractante?
Le Com. Quel douaire, Monsieur? Vingt mille francs
de rente.
Lis. Mon frere est magnifique. En tout cas je sçai bien,
Que s'il donne beaucoup, il ne s'engage à rien.
M. Josse Sur quoi l'assignez-vous? *au Comte.*
Lisim. Oui.
Le Com. dictant. Sur le Baronie
De Montorgueil.
M. Josse Voilà votre affaire finie. *se levant.*
Lisim. Signons donc maintenant. La nôce se fera
Aussi-tôt qu'à Paris ton pere arrivera.
Le Com. Mon pere, dites-vous? il ne faut point l'attendre.
Jamais en ce pays il ne pourra se rendre.
La goute le retient au lit depuis six mois.
Lis. Mon frere, en vérité, ment fort bien quelquefois.
Le Com. Mais nous irons le voir après le mariage.
Lisim. Avec bien du plaisir je ferai le voyage.

SCENE VI.

Les Acteurs précédens, LICANDRE.

Le Co. AH! le voici lui-même. O ciel! quel in cident.
Lisim. Que voulez vous? Parbleu, c'est Monsieur l'Incident? *à part.*
Lyc. Je viens sçavoir, mon fils.. *au Comte.*
Val. & Isab. Son fils.
Le Com. à part. Je meurs de honte.
Lisim. Vous m'aviez donc trompé? Répondez, mon
cher Comte.

Le Com. Et quoi dans cet état osez-vous vous montrer?
Lyc. Superbe, mon aspect ne peut que t'honorer.
Mon arrivée ici t'allarme & t'importune;
Mais apprens que mes droits vont devant ta fortune,
Rends leur hommage, ingrat, par un plus tendre accueil.
Le Com. Eh! le puis-je, au moment?
Lisim. Baron de Montorgueil,
C'est donc là ce superbe & brillant équipage
Dont tu faisois tantôt un si bel étalage?
Lyc. L'état où je parois, & sa confusion, *à Lisim.*
D'un excessif orgueil sont la punition.
Je la lui réservois. Je bénis ma misere. *au Comte.*
Puis qu'elle t'humilie, & qu'elle venge un pere.
Ah! bien loin de rougir, adoucis mes malheurs.
Parle; reconnois-moi.
Isab. à Lisette. Vous voilà tout en pleurs.
Lisette?
Lis. Vous allez en apprendre la cause. *à Isabelle.*
Lyc. Je voi qu'à ton penchant la vanité s'oppose,
Mais je veux la dompter. Redoute mon courroux,
Ma Malédiction, ou tombe à mes genoux.
Le Com. Je ne puis résister à ce ton respectable.
Eh bien! vous le voulez, rendez-mois méprisable.
Jouissez du plaisir de me voir si confus.
Mon cœur, tout fier qu'il est, ne vous méconnoît plus
Oui, je suis votre fils, & vous êtes mon pere;
Rendez votre tendresse à ce retour sincere.
Il me coûte assez cher, pour avoir mérité
D'éprouver désormais toute votre bonté.
Lis. Il a, ma foi, raison. Parce qu'il vient de faire, *à Lyc.*
Je jurerois, morbleu, que vous êtes son pere.
Lyc. En sondant votre cœur, j'ai frémi, j'ai tremblé,
Mais, malgré votre orgueil, la nature a parlé.
Qu'en ce moment pour moi ce triomphe a des charmes!
Je dois donc maintenant terminer vos allarmes,
Oublier vos écarts qui sont assez punis.

Mon fils, raſſurez-vous. Nos malheurs ſont finis.
Le Ciel enfin pour nous devenu plus propice,
A, de mes ennemis, confondu la malice.
Notre auguſte Monarque inſtruit de mes malheurs,
E de noirs attentats de mes perſécuteurs,
Vient par un juſte arrêt de finir ma miſere.
Il me rend mon honneur ; à vous il rend un pere
Rètabli dans ſes droits, dans ſes biens, dans ſon rang ;
Enfin de tout l'éclat qui doit ſuivre ſon ſang.
J'en reçois la nouvelle. Et ma joie eſt extrême
De pouvoir à préſent vous l'annoncer moi même.

Le Com. Qu'entends-je ? Juſte ciel ! fortune, ta faveur.
Au mérite, aux vertus, égale le bonheur ;
Oui, tu me rends mes biens, mon rang & ma naiſſance,
Et j'en ai déſormais la pleine jouiſſance,

Lyc. Devenez plus modeſte en devenant heureux.

Liſim. C'eſt bien dit. Je vous fais compliment à tous deux.
Je n'ai pas attendu ce que je viens d'apprendre,
Pour choiſir votre fils en qualité de gendre,
Parce qu'à l'orgueil près, il eſt joli garçon.
Voila notre contrat, ſignez-le ſans façon.

Lyc. Quoique notre fortune ait bien changé de face,
De vos bontés pour lui, je dois vous rendre grace ;
Et pour m'en acquitter encor plus dignement,
Je prétends avec vous m'allier doublement.

Liſim. Comment !

Lyc. Pour votre fils, je vous offre ma fille.

Val Je ſuis perdu. *à Liſette.*

Liſim. L'honneur eſt grand pour ma famille.
Très-agréablemente vous me voyez ſurpris.
J'accepte le projet. Mais eſt-elle à Paris,
Votre fille ?

Lyc. Sans doute. Approchez-vous, Conſtance ?
Et recevez l'époux...

Liſim. Vous vous moquez, je penſe ?
C'eſt Liſette.

Lyc. Ce nom a cauſé votre erreur.

Venez, ma fille. Comte, embraſſez votre ſœur.

Liſim. Sa ſœur, femme de chambre!

Lyc. Une telle avanture
Des jeux de la fortune eſt une preuve sûre.
Grace au Ciel, votre ſœur eſt digne de ſon ſang.
Sa vertu, plus que moi, la remet dans ſon rang.

Val. Quel heureux dénouement! je vais mourir de joie.

Iſab. Je prends part au bonheur que le Ciel vous envoie.

Liſ. En me reconnoiſſant, confirmez mon bonheur.

Le Com. Je m'en fais un plaiſir. Je m'en fais un honneur.

Liſim. Et moi, de mon côté, je veux que ma famille
Puiſſe donner un rang ſortable à votre fille:
Car avec de l'argent on acquiert de l'éclat;
Et je ſuis en marché d'un très beau Marquiſat,
Dont je veux que mon fils décore ſa future.
Dès ce ſoir, Monſieur Joſſe, il faudra le conclure;
Allez voir le vendeur; & que demain mon fils
Ne ſe réveille point ſans ſe trouver Marquis.
Etes vous ſatisfait?

Le Com. On ne peut davantage.

Liſim. Bon! nous allons donc faire un double mariage.

Iſab. Mon cœur parle pour vous; mais je crains vos hauteurs. *au Comte.*

Le Com. L'amour prendra le ſoin d'aſſortir nos humeurs.
Comptez ſur ſon pouvoir; que faut-il pour vous plaire?
Vos goûts, vos ſentimens feront mon caractère.

Lyc. Mon fils eſt glorieux, mais il a le cœur bon.
Cela répare tout.

Liſim. Oui, vous avez raiſon.
Et s'il reſte entiché d'un peu de vaine gloire,
Avec tant de mérite on peut s'en faire accroire.

Le Com. Non, je n'aſpire plus qu'à triompher de moi,
Du reſpect, de l'amour, je veux ſuivre la loi.
Ils m'ont ouverts les yeux; qu'ils m'aident à me vaincre.
Il faut ſe faire aimer, on vient de m'en convaincre.
Et je ſens que la gloire & la préſomption
N'attirent que la haine & l'indignation.